

*PRINTEMPS DES  
AUTEURS  
DRAMATIQUES  
2008*

**PETIT THEATRE  
DE  
VALLIERES**

**LES TEXTES**

Le Printemps des Auteurs dramatiques initié par le Petit Théâtre de Vallières de Clermont-Ferrand a pour but la rencontre entre celles et ceux qui écrivent pour le Théâtre. Il a aussi pour objectif la création de liens amicaux entre eux, la confrontation de leurs idées, de leurs espoirs, la découverte de nouveaux artistes, la création d'un réseau d'auteurs, mais surtout la mise en valeur de leur talent et de l'art qu'ils ont choisi pour servir le Théâtre. Il contribue à la diversification et à l'évolution du répertoire et sensibilise les comédiens à l'acte d'écriture théâtrale.

Les participants doivent écrire en 24 heures une œuvre théâtrale comprenant cinq éléments imposés tirés au sort lors de l'ouverture de la manifestation, parmi une liste préétablie d'une douzaine de propositions pour chaque élément.

Le Comité de lecture du Petit Théâtre de Vallières sélectionne ensuite un tiers de ces œuvres qui sont présentées publiquement en lecture - mise en voix et parmi lesquelles un auteur reconnu, invité d'honneur de la manifestation, décerne un « Coup de plume » matérialisé par un trophée en lave émaillée.

Pour cette année 2008, troisième édition de ce Printemps des Auteurs dramatiques, les éléments tirés au sort étaient :

- Nombre et genre des personnages : 2 femmes + 2 hommes
- Thème ou genre : pièce historique
- Accessoire de décor : une horloge
- Bruit ou son : miaulements d'un chat
- Réplique : « J'aime beaucoup ce que vous faites »

L'auteur reconnu, invité d'honneur, était Jean-Jacques FARGE, lauréat de notre concours d'été 2007. Jean-Jacques FARGE est né en 1964 à Pantin. Instituteur, il a la passion du théâtre et de l'écriture. Il a reçu de nombreuses récompenses parmi lesquelles la médaille d'or Prix d'écriture de Royan en 2000. Il a été deux fois finaliste du concours de manuscrits du Théâtre Montansier (Versailles) en 2006 et 2007, lauréat du concours des Arlequins (Cholet) en 2006, lauréat du concours de la Pièce d'Or à Cugy (Suisse) en 2007.

Ses dernières pièces sont : « La réforme », « C'est qui le docteur ? », « Crêpes et chouchen », « Les vacances de la République », « Pour qui on joue ? », « Nuits Vénitienes », « L'ombre du doute », « Marcel et les siens », « Bienvenue chez toi », « Table d'hôtes », et enfin « J'avais rendez-vous », la pièce qui a remporté notre concours 2007.

## PETIT THEATRE DE VALLIERES

1, rue Volney - 63000 CLERMONT-FERRAND  
courrier@petit-theatre-de-vallieres.com  
Tél. : 06 71 72 21 53

Site Internet:  
petit-theatre-de-vallieres.com

*Nous rappelons que la représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit.*

# SOMMAIRE

<b>L'IMPROBABLE GRÂCE</b> BECCARIA Pierre	<b>Page 4</b>
<b>LE TEMPS DES ENLUMINURES</b> CHAMEK Mireille	<b>Page 13</b>
<b>UNE RENCONTRE</b> COHENDY Camille	<b>Page 21</b>
<b>AIMABLE VERDEUR</b> GALLAND Elisabeth	<b>Page 35</b>
<b>TANTÔT SONNERA L'HEURE</b> MARTIN Guy Pièce nominée par le Comité de lecture	<b>Page 42</b>
<b>LE LABYRINTHE</b> SEGUIN Sylvie Pièce nominée par le Comité de lecture	<b>Page 51</b>
<b>NOTRE HEURE N'EST PAS ENCORE ARRIVEE</b> ZIMMER Marie Pièce nominée par le Comité de lecture Pièce ayant obtenu le « Coup de plume » de l'Auteur invité	<b>Page 61</b>

\* \* \* \* \*

# *L'improbable grâce*

**Pierre BECCARIA**

## **Personnages**

*Citoyenne Liberté, orpheline du Nord rebaptisée d'un nom conventionnel*  
*Citoyen Marseille, orphelin du Sud rebaptisé d'un nom conventionnel*  
*Commissaire Egalité, orphelin parisien éduqué et rebaptisé d'un nom conventionnel*  
*Mariette, dénommée ainsi par ses geôliers*

*Décor unique : une grande salle de garde à la Conciergerie à Paris,  
avec une table, trois ou quatre chaises et une horloge.  
Mariette peut y rencontrer ses geôliers.*

## **Acte I - Le dernier don**

### **Scène 1 - L'annonce faite à Mariette**

*Liberté apprend à Mariette à tricoter, Marseille lit une gazette en marmonnant avec difficulté le doigt sur une page pour épeler. Ouvrant la porte pour observer le spectacle, puis pénétrant, faisant sentir sa présence en se plaçant près des autres personnages et en éclaircissant sa voix :*

**Commissaire Egalité** - J'ai une déclaration pour la Veuve... L'exécution sur l'échafaud a lieu demain 16 vendémiaire de l'an I de la république.

*Aucun des autres personnages ne change d'activité après un bref moment d'attention pendant lequel leur visage s'est tourné vers lui durant sa déclaration.*

**Commissaire Egalité** *(un peu piqué que son annonce tombe à plat)* - Vous n'avez rien à dire ?

**Citoyen Marseille** - Qu'est-ce tu veux qu'on te dise ? Putaing ! Qu'on savait bien qu'ça arriverait ?

**Citoyenne Liberté** - Mais oui on l'savait. Hein, Mariette ?

*Mariette continue à examiner son tricot et celui de Liberté qui lui sert de modèle.*

**Commissaire Egalité** (*impatiente, en cinglant sa botte de son plumet tricolore*) - Hé bien, disons... qu'est-ce que vous proposez de faire ce soir ?... que je puisse, bien entendu, relater par compte rendu au comité de salut public.

**Citoyen Marseille** (*en levant sa gazette vers Mariette et Egalité*) - Moi, je demande ce que je comprends pas là dedans à vous deux qu'ont d'instruction. Peuchère ! Il faut-il être de la haute pour comprendre tout ce tas de mots !

**Citoyenne Liberté** - Moi, ça m'va d'lui apprendre à tricoter en causant. Cré fi'd'chien, je suis tricoteuse jacobine peinte par Davide à la Convention, j'change rien. Avec Mariette, c'est bien : j'avais jamais appris à personne avant. Elles m'trouvent toutes gourdes. La vie est dure pour les petites gens, pour les petites femmes, entre les petites femmes. Tu vois la Mariette, ce point là à la Convention, les tricoteuses n'ont jamais voulu croire que c'est moi qui l'ai trouvé. Toute seule, sans mère, sans sœur, sans amie, ... un jour de calme qu'tu sais pas pourquoi, mais où tu vois clair c'qui peut être fait.

**Commissaire Egalité** - Mariette !? V'là autre chose. Ca dure depuis un mois, on peut savoir d'où ça vient.

**Citoyenne Liberté** - C'est le Marseille qui a fait son joli cœur... il a carambolé Marie et Antoinette. Au début c'était l'Autrichienne - tout en pensant « chienne » d'ailleurs - puis ce fut les plaisanteries avec un petit accent teuton « fouai, fouai che fou ti ! Cholie pétite matame » Je suis sûr qu'y s'échauffe avec les portraits d'elle qu'il a pu voir à Versailles ou avec tout c'qui s'est dit de scandaleux dans les pamphlets, ... mais bon ! C'est quand même bien gentil Mariette. Maintenant qu'Capet a payé et qu'elle est nippée comme une pouilleuse comme nous, qu'j'la vois tous les jours, j'l'aime bien Mariette.

**Citoyen Marseille** - C'est quand même bien vrai que ... (*Il réfléchit et prend un air sérieux sous le regard torve de Liberté et d'Egalité.*) les ci-devant belles dames avaient le feu à place de la vertu.

**Citoyenne Liberté** - Ben comme si qu't'avais vu ça d'près, toi gros cochon ! Tu lis qu'ça dans ta gazette du père Duchesne pi tu t'caresses avec ! (*Elle surveille également l'air inquisiteur d'Egalité.*) Combien d'années ça t'a allumé le sang, hein ? Tous ces pamphlets libertins, l'amour comme un tuyau hydraulique du Diderot ... ça t'a fait saliver combien d'pots ? Gros verrat, va !

**Commissaire Egalité** (*sarcastique, en regardant Liberté et Marseille*) - Je vois ... hé bien j'écrirai dans le procès verbal que ce sera une soirée édifiante dédiée aux valeurs de vertu républicaine pour nous, orphelins, dont elle restera la seule mère. (*Se retournant vers Mariette.*) Et toi, Veuve ?

**Mariette** - J'ai eu un père et une mère, et une sœur. Que puis-je vous donner ? Je veux bien être Mariette. Je vous donne un tableau si vous voulez.

## Acte I

### Scène 2 - Le dernier présent

**Commissaire Egalité** (*soupçonneux*) - Qu'entends-tu par là ? N'est-ce pas encore une corruption quelconque de nos esprits.

**Citoyen Marseille** - Laisse la parler, putaing !

**Citoyenne Liberté** - Oui, laiss'la parler ! Cré bon d'là !

**Mariette** – Vous trois, vous avez été bons et justes avec moi, malgré la terreur et le sort qui s'abat sur beaucoup. Vous n'avez pas été haineux comme les grands et leurs sbires, écrivains payés pour des pamphlets spirituels et assassins. Je pourrais continuer à tricoter avec Liberté et à deviser avec Marseille et profiter de cette paisible soirée pour moi seule. Il n'y aurait pas une ombre de tristesse à la nuit de veille qui s'annonce, mais un goût prolongé de vérité simple enfin connue. Mais voilà, vous n'avez pas de famille et vous vous demandez ce qu'a pu être le plaisir, la beauté et la culture du grand monde. Il me souvient d'une soirée avec un prétendant dont j'avais accepté la cour pour rencontrer secrètement votre « philosophe roi » Rousseau, le lendemain où mon époux Louis - monarque éclairé - a essuyé son refus de faire jouer le Devin de village. Il s'agissait d'assister à un tableau romantique.

**Commissaire Egalité** (*narquois*) – Romanesque... Mais le roman est un style mineur, dame Mariette Joseph Jeanne de Lorraine, ci-devant archiduchesse d'Autriche, ci-devant reine de France. Vous m'étonnez ma chère !

**Mariette** (*séductrice*) – La république a des enfants cultivés ... mais ici il se trouve que ce n'était qu'un instant mondain et ce fut bien le mot « romantique » qui fut utilisé par un certain jeune homme Bernardin de Saint-Pierre devant Rousseau, et aussi Conti, qui supportait ses toques et ses humeurs, et autre Beaumarchais ... Il me souvient plus particulièrement de l'initiative d'une certaine Olympe de Gouge qui rédigea pour vous récemment la « déclaration des droits de la femme et de la citoyenne ». Je ne cache pas que c'est aussi ce qui attisa ma curiosité. Durant cette soirée « romantique », il se fit des tableaux vivants, c'est à dire composés par des personnes pour représenter une scène particulière à l'aide d'un décor en fond, de costumes, d'expressions et d'attitudes mais sans paroles, le tout durant quelques minutes. Est-ce que ce modeste témoignage vous intéresse commissaire Egalité ?

**Commissaire Egalité** (*interdit puis, après un regard circulaire pour observer les mêmes attitudes chez Liberté et Marseille, bourru*) – Olympe de Gouge ... Poursuiv... poursuivez donc, Veuve Capet !

**Mariette** (*toujours séductrice, avec un regard circulaire sur ses interlocuteurs également*) – Olympe de Gouge avait préparé un tableau vivant « L'improbable grâce » à la mémoire de Lucrece Borgia, à la beauté et à la culture déshonorées par l'intrigue qu'en firent son frère César - modèle de Prince de Machiavel - et son père Alphonse, pape espagnol initiateur du traité de Tordesillas. Vous semble-t-il qu'il s'agisse de la grâce de jugement ou de la grâce féminine, citoyens ? De la grâce divine ou humaine ? Improbable signifie-t-il peu probable ou invraisemblable ? Voltaire, utilisateur acharné des dictionnaires, n'était pas là bien sûr après sa dispute sur le tremblement de terre de Lisbonne. Dommage.

*Mutismes.*

**Mariette** (*un peu gênée*) – Les femmes lettrées ont de ces subtilités... enfin, bon... c'est l'évocation de ce souvenir que je vous offre ce soir. Un peu du vieux Rousseau et de sa mauvaise tête, et de sa jeune émule, Olympe de Gouge, qui lui ravagea délicieusement sa soirée de philosophe roi, mâle et bourru.

**Commissaire Egalité** (*cinglant*) – Votre exécution ne vous autorise pas un retour en arrière, ne serait-ce que d'un soir. Est-ce bien Mariette, la nouvelle tricoteuse qui parle ? Ou plutôt Mariette l'ancienne Reine ? Car enfin, les ci-devant expriment par souhaits des désirs qui sont en fait des ordres. Et quant à leurs femelles, qui sont encore plus frustrées de pouvoir comme de volupté frelatée de lupanar à négresse d'Indes occidentales, elles exhalent les pires.

**Citoyenne Liberté** – Salaud ! Les femelles emmerdent bien ta face d'blaireau. Egalité d'mes fesses. T'es t'y enragé à toujours vouloir nous abrutir avec ta raison !

**Citoyen Marseille** - Elle a raison, tu fais querelle sur la façon. Mais savoir un peu du père Rousseau, ça ne te dit pas ?

*Silence d'attente vaine d'un acquiescement de Liberté.*

**Citoyen Marseille** - Et la citoyenne Olympe de Gouge non plus ?

*Liberté blêmit.*

**Citoyen Marseille** - Ah les petites femmes des salons de Paris. Etait-elle jolie, ci-devant reine ?

**Mariette** (*enjouée et prudente à la fois quant à la réponse d'Egalité*) - Tu le sauras peut-être dans le tableau, citoyen.

**Commissaire Egalité** (*livide en paraphrasant comme une machine*) - La ci-devant roturière Marie Gouze, dite Olympe de Gouge, est girondine et indulgente. A ce titre a été incarcérée, son exécution est prévue pour brumaire prochain. Un mois quoi.

**Commissaire Egalité** (*se reprenant pour murmurer presque in petto comme une seconde voix mécanique mais vidée de tribun*) - Je n'ai pas aimé son préambule qui vous est dédié, notamment la « supériorité des femmes en beauté et en courage » du second paragraphe. Son propos est spécieux et entretient une division de la Nation : il parodie la déclaration des droits de l'homme, c'est-à-dire de l'être humain, en droits de la femme cités à part... il... (*Il regarde Liberté et Marseille qui visiblement s'ennuient de sa logorrhée.*)... bon ! Va pour Rousseau et sa petite Olympe de j'te fais une guerre du beau sexe courageux... mais je ne vois pas comment on pourra se procurer le décor, les costumes ...

**Citoyen Marseille** (*levant désolé sa gazette vers Mariette*) - ...le décor ?

**Citoyenne Liberté** (*levant désolée son tricot vers Mariette*) - ...les costumes ?

## Acte I

### Scène 3 - Distribution des rôles

**Mariette** - Le décor ? Les costumes ? Mes amis, voyons ! Quel est donc la devise de votre bataillon de Sambre et Meuse ?

**Commissaire Egalité** (*spontanément*) - « Plus jamais de noblesse que dans le cœur ».

**Mariette** - Et bien nous ferons décor et costumes avec nos cœurs. Liberté tu es Lucrece. Qui joue Rémy d'Ogre ? Son amant... Et aussi condottiere français - une fois n'est pas coutume - de César Borgia frère de Lucrece ?...

**Marseille** - Moi !

**Mariette** - Il reste le personnage du père Alexandre Borgia pour toi citoyen Liberté.

**Citoyenne Liberté** - Prends le toi Veuve Capet. Je me vois mal en pape intrigant. Je préfère être César Borgia, j'ai plus de chance de m'y retrouver de lui à Jean-Jacques Rousseau en passant par Nicolas Machiavel.

**Mariette** - D'accord. Il faudra faire une scène par des positions, des gestes et des expressions du visage qui raconte l'histoire de Lucrece : celle que des hommes lui ont écrite et la vraie.

**Marseille** - C'est quoi son histoire ?

**Citoyenne Liberté** - Oui, raconte !

**Mariette** - Lucrece était belle et cultivée dans une ville de luxe et de pouvoir, la Rome de la Renaissance. Son père et son frère se sont servi d'elle pour attirer un peu plus que dans les autres maisons romaines. Son père, Alexandre Borgia futur pape Alexandre VI, intriguait pour l'Espagne et par l'Espagne, préparant la construction de la cathédrale Saint-Pierre avec des indulgences pour contrer la chute de Byzance où Sainte Sophie avait été transformée en mosquée par les Turcs. Dans ce siècle de lucre, il voulait donner sa place à la papauté. Son frère, César, était tenté par une unité italienne mettant dehors, Espagnols, Français comme Autrichiens, et pour cela il s'alliait aux deux moins forts contre le plus fort, quel qu'il soit. Il chargea un condottiere français, Rémy d'Ogre, de mener des opérations de terreur dans certaines villes hostiles car les marchands ralliaient toujours l'envahisseur le plus fort. D'Ogre y devint une excellente menace de représailles absolues et, tant pour le récompenser que pour intriguer, César l'introduit dans le salon humaniste de sa sœur Lucrece. Il savait que Rémy d'Ogre ne pourrait que tomber amoureux publiquement de sa sœur, tant il était frustré et seul. Et comptait donner une touche maléfique aux charmes physiques et érudits de Lucrece, vers qui tous les regards admiratifs de Rome et de l'Italie étaient tournés. Amour de convoitise, amour de bienveillance distinguait François de Salles. Lucrece ne connut, jusque dans son prénom, que l'amour de convoitise.

**Commissaire Egalité** - Evite les citations réactionnaires, Veuve. Ton église supposée détentrice de l'amour de bienveillance était perdue dans la convoitise du pouvoir et de la nouvelle richesse. L'économie médiévale connaissait l'inflation par défaut de monnaie, il fallait l'or du nouveau monde découvert par Colomb...

*Il perçoit le regard réprobateur de Liberté et de Marseille.*

**Mariette** - ...César ne savait par contre pas que Lucrece serait touchée de la candeur de Rémy, de sa totale absence de bon goût et de son inconscience dans l'isolement loin de son pays au milieu des intrigues d'une Chrétienté au seuil de la réforme. Lucrece était elle-même isolée dans sa beauté, ses arts et ses lettres. Lasse de recommander des artistes de commande sous pression de sa famille ou de passer commande dans un entrelacs de symbole de pouvoir et d'intérêt qui la dépassait. Lasse d'être le pot de fleurs des réceptions, lasse des regards rivés sur son corps et de l'indifférence de tous, puissants et serviteurs, à ses sentiments premiers de peur, à ses primes aspirations d'affection ou de curiosité spontanée. Ces sentiments et bien d'autres, elle put les exprimer à Rémy car il lui en offrit l'occasion au prix de sa vie. Une première fois, il réprimanda un abbé de cours qui avait une remarque libertine sur la soeur de son protecteur. Comme l'abbé lui répondait avec un esprit qui le dépassait, il le jeta tout bonnement à terre d'un revers du bras. Une seconde fois, lors d'une visite dans l'atelier d'un maître peintre, il comprit que la coterie accompagnatrice flagornait l'artiste aux dépens de Lucrece qui n'aimait pas l'œuvre pourtant toujours inachevée mais sans cesse à payer. Il s'éclipça avec elle juste après la visite pour revenir dans l'atelier et finir la toile à sa façon, maladroitement mais à la demande des caprices de celle qui commença à l'aimer : ils utilisèrent leurs doigts pour passer les couleurs. Ces deux affronts, public et privé, furent accueillis par un immense malaise dans le panier de cabre des familles romaines, toujours portées à interpréter le moindre détail comme un signe stratégique, et qui ne savaient plus quoi penser de cette supposée alliance entre le charme et la terreur instiguée par César. Dans un premier temps, les familles firent multiplier des calomnies précises et outrancières sur Lucrece à partir de l'irrespect du clergé, de la foi, de l'ordre familial et de l'art sacré. Elles commandèrent des récits qui firent mouche sur les nombreux esprits frustrés de foi, de pouvoir, de

beauté ou de culture. Lucrece de son côté ne se doutait de rien de plus que l'ordinaire des médisances professionnelles. Toujours sous la coupe de son père et de son frère, elle ne voyait pas une catastrophe nouvelle derrière la menace et les conflits qui ne lui étaient que trop habituels. Symbole inconscient de leur puissance, elle s'abandonnait comme une enfant à éduquer Rémy à sa fantaisie et à échanger avec lui toute sorte de souvenirs passés. Ils s'étaient entièrement découverts dans leurs peurs comme dans leurs crimes passifs. Ils étaient devenus l'un pour l'autre des êtres confiants pour la première fois de leur vie. En attendant de vivre un grand amour encore à bâtir dans un siècle qu'ils n'osaient pas encore regarder, ils se contemplaient émerveillés ou parfois se blottissaient l'un contre l'autre comme des chatons. Rémy ne fut pas inquiet d'abord. Mais à la demande des marchands d'une ville suffisamment acquise mais encore trop terrorisée, César lui fit sans crier gare trancher la tête pour la faire exposer sur la place principale. Il y vint ensuite avec son père et sa sœur en signe de pouvoir de faire et défaire la terreur. On imagine le spectacle pour Lucrece, scrutée par toute une place remplie par la foule.

**Marseille** - Putaing ! J'ai envie de m'appeler Rémy !

**Citoyenne Liberté** - Fi d'chien, et moi Lucrece !

**Commissaire Egalité** - Les orphelins baptisés par la république se rebaptisent de noms de héros romantiques. Dans votre petite histoire d'amour dans la grande histoire fortement revue et corrigée, il ne me reste rien à moi que la figure du pouvoir brutal : César ou Alphonse !

**Mariette** - Bah ! C'est bien votre style qu'on retrouve à travers eux Machiavel voire peut-être Rousseau qui conseille sa lecture aux peuples, citoyen commissaire. « En feignant de donner des leçons aux rois, il en a donné de grandes aux peuples. Le prince de Machiavel est le livre des républicains ».

**Commissaire Egalité** - Ne me prends pas pour un naïf, Veuve Capet ! Une citation à la volée ne suffit pas. Ne nous manipule pas, tu ne sortiras pas d'ici.

**Mariette** - Ce n'est pas d'une Convention dans une Conciergerie que je suis prisonnière, c'est d'une fatale renommée.

**Marseille** - Eh bé, Mariette ! Si les ultras ont peur que tu perdes la face demain, je me marre.

**Citoyenne Liberté** - Quelle classe ! Quelle éducation !

**Commissaire Egalité** - Non citoyens, Mariette n'es pas Lucrece... *(Puis vers Mariette.)* Tu n'es pas cultivée... même... si tu es belle.

**Mariette** - Enfin un compliment ! Cela t'honore. Permits-moi un compliment en retour, tu es sensible citoyen. La grâce a pour toi un sens. Mais lequel ?

**Citoyenne Liberté alias Lucrece** - Ah, ah, ah ! Le citoyen Egalité vient de déclarer à la ci-devant reine de France qu'elle était belle. Avoue que quand tu as su que tu avais sa garde, tu as rêvé d'elle. Peut-être comme ce gros verrat de Marseille.

**Marseille** - Ah, ah, ah !... Eh ! Egalité ! Tu vas mettre dans ton procès verbal que tu as trouvé que la reine était belle un soir de vendémiaire de l'An I ?

**Commissaire Egalité** *(souriant nostalgiquement)* - ...un soir de vendémiaire où j'ai le rôle terrorisant de César Borgia...

## Acte II - L'animation du tableau romantique

### Scène 1 - Composition

**Mariette alias Alexandre** - Bien dit ! Quant à moi, je peux mettre en scène et être Alexandre. Je propose que Rémy d'Ogre passe son corps sous la chaise - la chaise étant sur la table en guise d'échafaud - et ne laisse dépasser que sa tête... la tête de Rémy exposée sur la grand place. (*Marseille ne bougeant pas.*)

**Mariette alias Alexandre** - Rémy c'est vous Marseille. Réveillez-vous ! Allez décapiter votre tête à l'aide de la cape du commissaire Egalité.

**Marseille alias Rémy** - Ca devient macabre tout de même.

**Egalité alias César** - Ce n'est pas ce que pense Mariette.

**Mariette alias Alexandre** - Fouchtre, César me donne du Mariette maintenant ! Tenons-nous en plutôt à Alphonse metteur en scène. Lucrece va voir la dernière expression de bonheur innocent et d'extase libérée sur la face ensanglantée de Rémy.

**Citoyenne Liberté alias Lucrece** - Dame ! Il faut que j'remonte à quand qu'est que vos Suisses ont tué mon homme mort dans mes bras aux Tuileries.

**Marseille alias Rémy** - Putaing ! Et moi, ça serait la Jeannette renversée par les dragons pour le passage du carrosse du comte de Provence en sa bonne ville de Marseille. La Jeannette, je l'aimais bien à la voir traire sa vache et la faire gentiment aller au taureau.

**Citoyenne Liberté alias Lucrece** - En v'là un cochon qui s'attendrit.

**Marseille alias Rémy** - Et ton homme, tu l'attendrissais comment ?

**Mariette alias Alexandre** - Très bien tout ça ! Emouvant ! Il n'y a qu'à le mettre sur vos visages. Et vous Egalité César ?

**Egalité alias César (absent)** - Je suis moi-même, aucun problème.

**Mariette alias Alexandre** - Alors on se place tous. Allez, on y va.

*Comme dans la narration de Mariette, le personnage de Lucrece se place entre son frère César et son père Alexandre pour passer devant la tête de Rémy. La cape d'Egalité sert à Marseille pour cacher le reste de son corps derrière et dessous la chaise et la table. Le tableau se termine et les personnages se dispersent autour de la table.*

## Acte II

### Scène 2 - Personnage s'interprétant lui-même

**Mariette alias Alexandre** - Très bien pour Lucrece et Rémy, mais vous n'y étiez pas Egalité. Où est votre cynisme orgueilleux, votre indifférence à la souffrance ? Qu'est-ce qui ce passe ?

**Egalité alias César** - C'est votre dernière vengeance ? Vous savez pour Olympe, n'est-ce pas ?

**Mariette alias Alexandre** - ...Plaît-il ?

**Egalité alias César** - Pauvre petite Olympe ! Je suis plus mort que vous Madame. La Convention m'a demandé de l'emprisonner pour éprouver ma résolution. La convention me la guillotiner. Olympe me parlait de son Montauban natal, de son nom roturier « Marie Gouze », du meilleur qu'elle espérait pour elle et pour tous, à travers son nom nouveau un peu comme celui de votre condition. Elle admirait votre art de vivre et ne souhaitait que le progrès des arts et des sciences condorcéens pour que les bras de certains ne soient plus nécessaires à réaliser la vie de quelques uns. Elle me parlait de sa révolte dans la grande révolte du siècle. Elle m'a parlé de son tableau romantique maladroit devant Rousseau. Comme vous elle prélevait dans l'histoire ce qui la touchait sentimentalement et n'y voyait pas de menaces. Je n'étais d'accord sur rien avec elle, attendant l'heure des Montagnards après votre malencontreuse déclaration de guerre prétexte pour faire venir vos alliés étrangers chez nous. Mécanique implacable, comme l'avis de Rousseau sur le Prince de Machiavel. Mais renfermement dans la peur. Une si grande nation, tant d'habitants et de terres et d'activités au fil des siècles monarchiques. Défunts les grands philosophes - courtisans puis rois, l'ultime Condorcet écrivant et mourant comme un banni une *Esquisse des progrès de l'esprit humain*, froide comme sa main. Une si soudaine prise de contrôle par des petits sans expérience et isolés. Seuls, les petits avocats, petits tape-dur, petits sans-culotte, petite noblesse et petite bourgeoisie révolutionnaires... C'est alors que la petite révolte, tenace et agaçante, d'Olympe m'apparut chère. Qu'elle me donna un sentiment doux de fraternité avec tous les hommes dans le drame de l'histoire. Vous pouvez tous accepter vos nouveaux noms, Rémy, Lucrèce, Mariette, moi pas le mien. César Egalité m'est odieux. Il me vide. Il le tue de l'intérieur.

**Citoyenne Liberté alias Lucrèce** (*sceptique et espiègle*) - Ben ça !...

**Marseille alias Rémy** (*sceptique et espiègle*) - ...on se renomme pour éviter la renommée !...

**Egalité alias César** (*souriant tristement*) - A propos de Lucrèce, Olympe me disait, à sa façon, son refus de céder au message public et son désir d'aimer sans stratégie ni calcul, de personne à personne. Comme des enfants d'hommes doux et sages en leur impulsion pure et affectueuse. Amour de bienveillance si vous voulez Mariette. Vous ne voulez pas paraître ce que vos rivaux ou alliés nobles ou robins ou roturiers ont décidé pour vous et contre ce que vous avez pu aimer. Vous vous débattiez pour ne pas être le supposé vice noble contre la possible vertu républicaine. Je vous comprends à travers elle, Madame.

## Acte II

### Scène 3 - La vie d'une Habsbourg

**Mariette alias Alexandre** (*agacée*) - Non, tu ne me comprends pas. Mon nom « Mariette » ou « Alexandre » m'est encore plus qu'odieux, il sonne insignifiant et faux. Je ne suis même pas la conne illettrée que tu disais. Ma mère Marie-Thérèse et mon frère Joseph sont meilleurs que moi. Ils s'entendaient à merveille par leur intelligence de tête et de cœur. Joseph est venu parler à Louis pour le faire débrider et déniaiser au su de toute la cour et de toute l'Europe. Il réforme tranquillement l'Autriche, le monarque éclairé ! Ma sœur Marie-Caroline, reine de Naples, aussi conne que moi, sue de peur avec son populacier roi « Nazone », Alphonse des deux Siciles, mais c'est un royaume qui a l'excuse d'être pauvre. Je suis la tare rêveuse au centre de la riche nichée européenne. Ma mère et mon frère ne m'ont pas manipulée, ils n'y avaient rien d'autre à faire de moi qu'à me caser. (*Puis abattue.*) J'ai été à

la charge de tous, manipulée par tous et ne laisse que de la honte de trahisons ratées à mes enfants. Traître d'un pays que j'aurais aimé découvrir comme une paysanne au champ, que dis-je ?... une gitane sur les routes, il ne me reste aucun honneur comme aucun spectacle vrai du beau pays de France, qui reste pour moi une formule, un petit Trianon soumis aux curieux. Traître de ma famille et à Jésus, en assistant avec mon foyer à la consécration de l'être suprême au Champ de Mars que daignait bien vouloir envisager Voltaire. Que me reste-t-il ? Une beauté dénuée d'amour et de sens à une échelle universelle. Je rêve de ton rêve, citoyen Marseille, de ta charnelle et touchante Jeannette. Je rêve de mon homme perdu, comme le tien Liberté. De ces instants d'abandon insouciant et risqué qui ont été les vôtres... Je les ai vus dans les faces de Rémy et de Lucrece, dans vos visages. Je rêve de ta nostalgie pour Olympe, citoyen Egalité, ta petite teigne gracile et maladroite comme un cygne sur la berge. *(Tous se taisent un moment.)*

### Acte III - Invitation à la nuit

*L'horloge sonne dans la salle. On entend un miaulement derrière la porte.*

**Mariette** - Louis et Marie-Thérèse sont en train de chahuter le petit chat. Je les aurais du moins eus comme une mère en ces temps terribles. Il y avait tant de monde entre nous.

**Mariette** *(apaisée)* - J'aime beaucoup ce que vous faites de cette soirée mes amis. La nuit tombe bientôt. Vous aurez été les seuls à n'être ni mes alliés ni mes opposants, mais mes partenaires de tableau historique, ma conversation intime sur mon improbable grâce. Merci d'avoir oublié mon charme hautain d'oeuvre d'art royal et mon rôle de délire putassier de gazette. Merci d'avoir accepté mon cadeau un peu convenu et d'avoir réalisé avec moi ce tableau romantique vivant. Il me donne l'espoir qu'un jour tout le monde sera libéré de la renommée, celle des autres ou celle de soi ... *(Elle arrête de les regarder et baisse les yeux pour montrer qu'elle souhaite rester seule. Liberté, Marseille et Egalité se retirent progressivement tout en l'écoutant.)* Vendémiaire est doux et tendre ce soir. La Seine coule presque en douve sur le ventre plat de la Conciergerie. Elle rafraîchit à peine l'air des environs. Temps des vendanges et des moissons... vendémiaire sera mon improbable grâce cette nuit, celle de Jésus qui demande de ne pas juger et d'aimer l'Éternel imparfaitement mais avec tout son coeur, celle des Français qui peuvent maintenant se sentir libres de vendanger pour eux-mêmes et celle de me sentir gracieuse pour moi-même. Il y aura toujours des gens de bonne volonté et de bonne disposition pour aimer Lucrece et Mariette, les êtres et les peuples grands, libérés et maladroits. Vendémiaire doux et tendre va remplir ma nuit.

*Elle sort de la salle vers sa cellule.*

FIN

# *Le temps des enluminures*

**Mireille CHAMEK**

## **Acte I**

*Mathilde, une belle jeune fille à la chevelure dorée tisse au rouet une étoffe de brocart. Elle est enlumineuse par ailleurs et travaille à l'atelier de son père. Près d'elle une harpe. Elle est issue d'un milieu d'artisans aisés en Bourgogne.*

**Mathilde** - Vient dans mon cœur, Tristan que Dieu m'entende ! *(Elle soupire.)*

*Arrive son amie et confidente Geneviève. Elle est vêtue de noir avec un fichu blanc et un châle sobre est jeté sur sa robe plutôt sévère. Elle porte le deuil.*

**Mathilde** - Bonjour ma chère Geneviève, je me sens seule, je pense à Tristan, je sais qu'il est dans la cité ce soir, j'aimerais aller à la fête donnée par le Duc.

**Geneviève** - Tu ferais mieux d'épouser Pierre, le maçon qui est un bâtisseur de cathédrales. Il ferait un bon mari et te donnerait de beaux enfants. Il est méritant, et tu aurais la protection de Dieu.

**Mathilde** - Tu n'y penses pas, jamais de la vie, ce colosse, il me fait peur, j'aime Tristan, tu le sais bien !

**Geneviève** - Que tu es sotte ! Il n'est pas méchant pour deux sous, il est vaillant, honnête et il te serait fidèle. Ce n'est pas comme ce Tristan toujours en quête d'aventures improbables.

**Mathilde** - Tu as sans doute raison, je dois me raisonner, je vais me faire belle pour le bal. Le Duc donne toujours de belles fêtes et il invite tout le pays, pauvres et riches. Je me dois de plaire pour oublier Tristan *(Elle paraît triste.)*

**Geneviève** - Sage résolution. Je vais t'aider à tresser ta chevelure, tes cheveux sont plus doux que la soie que tu files. Je veux te faire un présent, un couvre chef en batiste, bleu comme tes yeux azur. Je te prêterai un de mes plus beaux châles.

**Mathilde** - Ma marraine m'a confectionné une jolie robe de lin et à mon cou, je porterai ma croix de baptême. Dieu va m'aider à calmer mon désarroi.

*Arrive Pierre, il est jeune, c'est un colosse, il a les cheveux noirs très épais. Il a encore son attirail de maçon, la lourde masse et la truelle à la ceinture. Il émane de lui une grande gentillesse.*

**Pierre** - Bonjour Mathilde, tu es plus jolie que toutes les madones de Bruges.

**Mathilde** (*rougissant*) - Tu es trop flatteur, ne me compare pas à une madone, ce serait un péché !

**Pierre** - Ah ! Toujours aussi timide... En revenant de mon travail j'avais le cœur léger à l'idée de te faire un présent.

**Mathilde** - Pierre, mais il ne fallait pas !

**Pierre** - Cela m'a fait plaisir. J'ai rencontré en chemin un colporteur. Il a su me faire l'article, voici une ceinture de cuir brodé pour entourer ta taille de guêpe

**Mathilde** - Merci Pierre, elle est ravissante, moi qui te prenais...

**Geneviève** (*l'interrompant rapidement*) - Moi j'aime beaucoup ce que vous faites, les bâtisseurs de cathédrales. Vous contribuez avec votre confrérie à embellir notre cité.

**Pierre** - Je le fais avec plaisir, mon travail me passionne, j'ai l'impression de grandir avec Dieu.

**Geneviève** - Mon défunt frère était tailleur de pierres, il a fait une mauvaise chute. Il est mort à 20 ans de la gangrène. Ce soir-là, j'ai entendu, le miaulement d'un chat.

**Pierre** - C'est bien malheureux, ces sales bêtes portent malheur, dit-on. Elles sont comme les sorcières, l'incarnation du démon.

**Mathilde** - Je ne le crois pas, ce sont des créatures de Dieu. Ces croyances du Moyen-âge nous entraînent vers des conclusions hâtives. Il nous faut évoluer.

**Pierre** (*vexé*) - Ce que j'en dis.

**Geneviève** - N'en parlons plus, j'irai au cimetière dimanche porter un bouquet de lis sur la tombe de mon pauvre frère après la grand-messe.

**Mathilde** - Je t'accompagnerai, je partage ta peine. En plus n'était-ce pas ton frère jumeau ?

**Geneviève** - Si, en effet, je me sens comme amputée de mon double, et parfois dans le noir, je parle pour deux, pour le faire revivre. Cela me reconforte.

**Mathilde** - Tu peux compter sur moi, si tu as trop de tristesse. Quand se termine ton deuil ?

**Geneviève** - Dans un mois officiellement, mais un an ne suffira pas à combler ce manque, pour moi le deuil ne sera terminé que lorsque j'irai le rejoindre au Paradis, si Dieu daigne me faire cette joie.

**Pierre** - Je m'engage à bâtir avec encore plus de dévotion pour abriter l'âme de ton frère. Si je suis doué, si Dieu me prête vie, mon vœu est de réaliser une statue.

**Mathilde** - Tu es ambitieux, Pierre, c'est une grande qualité et fort louable !

**Pierre** - Même avec acharnement, je ne parviendrai jamais à sculpter un visage aussi pur et radieux que le tien.

**Mathilde** (*gênée*) - C'en est trop, je ne suis qu'une simple enlumineuse ! Je dois rentrer, mon père doit m'attendre. Au revoir Pierre !

**Pierre** - Au revoir Mathilde ! (*La regardant partir.*) Déjà tu enlumines mon cœur et tu as tissé ta toile autour du mien.

*Il sort ému, les larmes aux yeux.*

**Geneviève** (*en aparté*) - Quelle tristesse qu'elle n'aime que ce Tristan de malheur, cet aventurier, qui veut servir les causes les plus diverses, les bonnes, comme les mauvaises. J'ai entendu dire qu'il voulait se rallier à Henri le Navigateur pour partir à la conquête de terres nouvelles au large des confins du Portugal, découvrir l'Afrique... Elle n'a pas fini de l'attendre la pauvre petite !...

## Acte II

*Tristan au beffroi de l'Hôtel de ville.*

**Tristan** - Il est temps de rejoindre mes compères à la Taverne. J'y trouverai le boire et le manger, le pain et le vin, le tintement des chopines et des tasses d'argent. A la sortie, j'en chancellerai de bonheur !

**Pierre** - Que fais-tu seul Tristan, toi qui es toujours entouré de joyeux drilles ? Allons donc nous rafraîchir ensemble ; l'horloge du Beffroi vient de tinter l'Angélus.

**Tristan** - Très bonne idée Pierre, mais de grâce, épargne-moi le refrain de Mathilde. Tu t'es entichée de cette pudibonde, elle n'a pas la moindre idée de qu'est l'amour. Ce n'est qu'une pucelle.

**Pierre** - Té, té, té, qu'est-ce qui te prend, un homme ne parle pas ainsi des dames, tu n'es qu'un aventurier, sans foi ni loi, prend garde au revers de fortune.

**Tristan** - Je préfère les filles des tavernes, elles aiment à rire, leurs gorges sont palpitantes, et à la vue de leurs cheville fines qui laissent deviner des océans de plaisir, je vacille (*ses yeux brillent*).

**Pierre** - Moi j'aime Mathilde, et il ne me viendrait pas à l'esprit de lui manquer de respect. C'est une belle personne.

**Tristan** - Toi tu l'aimes cette godiche, qui ne veut pas de toi !

**Pierre** - Hélas tu as raison, c'est pour toi que son cœur s'enflamme, toi le noceur, le paillard.

**Tristan** - Balivernes, elle me traînerait à la messe, mais c'est au frais dans la Taverne que je veux communier, jouir de la vie avant de livrer bataille.

**Pierre** - Bataille ?

**Tristan** - Figures-toi que je suis prêt à partir sur les caravelles de Henri le Navigateur à la conquête de l'Afrique par le Portugal.

**Pierre** - Tu es libre et fougueux, sans entraves, c'est pour cela que Mathilde t'aime.

**Tristan** (*fier, un peu ému*) - Tu me vois à son bras, moi qui aime l'odeur de la mer, être libre ou dormir dans les fougères, faire ripaille où bon me semble !

**Pierre** - Et ton projet de navigation ?

**Tristan** - C'est justement mon rêve, tout quitter pour faire fortune !

**Pierre** - Ou peut-être la mort ?

**Tristan** - Peu importe, je ne suis pas né dans une famille aristocratique. Ma façon de devenir quelqu'un de respectable est celle que j'ai choisie, l'aventure, découvrir d'autres horizons, d'autres contrées inexplorées.

**Pierre** - Moi mon rêve commence et s'arrête à Mathilde. Je donnerais cher pour l'avoir à mes côtés pour le reste de mon existence, la choyer, l'aimer, la vénérer comme les saints qui peuplent nos cathédrales, sentir la chaleur de son corps, et m'unir avec elle dans la plénitude de l'amour...

**Tristan** - Tu es un doux rêveur, avec ton métier et solide comme tu es, tu peux avoir la fortune, la reconnaissance de tes pairs, et toutes les femmes que tu désires.

*Arrive Geneviève.*

**Geneviève** - Vous voilà, comme deux larrons en foire, le vice et la vertu !

**Pierre** - Tu es bien belle ce soir, viens te joindre à nous, buvons à l'âme de ton frère. Il avait du courage à revendre. A force d'avoir peur des morts, ils nous empêchent de nous réjouir, alors qu'ils dorment seuls. Le bruit des chopes doit bien leur manquer parfois.

**Geneviève** - Tu as raison Pierre, pensons à eux avec la joie de les avoir aimés. Je suis si lasse de pleurer.

*Ils trinquent.*

*Le soir est tombé, la nuit scintille de milliers d'étoiles. A la fenêtre apparaît Mathilde.*

**Pierre** - Bonsoir Mathilde, tu es aussi belle que tes enluminures, Dieu à dû te prendre pour modèle pour embellir nos parchemins.

**Tristan** - Je ne te savais pas si romantique, mais c'est moi son héros, fantasque et solitaire comme un loup, l'aventurier.

**Pierre** - Finalement, je t'envie et même je t'admire. Veux tu que je te raccompagne Geneviève, nous parlerons de la belle Mathilde en chemin.

**Geneviève** - Volontiers.

### Acte III

*Mathilde sort de son échoppe. Elle porte sa toilette de soirée et s'apprête à aller à la fête. On entend les sons des luthiers. Geneviève vient à sa rencontre.*

**Mathilde** - Voudrais tu m'accompagner ?

**Geneviève** - Je ne le souhaite pas mais demande à Pierre, il se fera une joie de t'y conduire.

**Mathilde** - Je sais mais je ne veux pas lui donner de fausses illusions. Je ne sais que faire. Mais j'ai promis d'aller au bal, où je risque de rencontrer d'autres enlumineurs. Il me faut une couleur rare et je ne sais comment me la procurer. Je souhaite acheter des parchemins précieux, on m'a parlé d'une qualité supérieure qui viendrait de loin très loin. Je manque de références. Je voudrais avoir ma propre échoppe, mon père doit m'aider dans ce sens.

**Geneviève** - Demande à Pierre, il connaît beaucoup de compagnons dans la confrérie des bâtisseurs. Pourquoi ne pas joindre l'utile à l'agréable.

**Mathilde** - C'est d'accord, je dois faire ma place dans le métier, je dois me faire connaître. Père commence à être fatigué, je dois prendre la relève.

*Le colporteur passe.*

**Geneviève** (*chuchotant*) - Peux-tu envoyer un message à Pierre, c'est le maçon de la porte d'Orient. Sa maison possède une belle façade et le perron est en pierre de taille. Pour l'heure, il doit se trouver à la Taverne. Dis lui de se rendre aux festivités. De plus il aura une belle surprise.

*Elles rentrent en riant.*

*Bal : Par terre un brelan est posé, des joueurs disputent une partie de dés. Il y a des jeux de boules, des soules à la crosse. Des musiciens jouent de la flûte de même que des luthiers apportant la note musicale si enjouée et entraînante mais tout de même plus sophistiquée que celle des flûtes. L'ambiance est agréable.*

**Mathilde** - Suis-je assez bien coiffée ? Je me dois d'être avenante si je rencontre des confrères. Je dois faire honneur au métier de mon père, et bien le représenter.

**Geneviève** - Tu penses trop à ton travail ; songe aussi à t'amuser tu n'as que 20 ans, ne l'oublie pas. Les galants vont se précipiter pour t'inviter à danser. Tiens justement, voilà Tristan et Pierre.

**Mathilde** (*pâlit*) - Mon Dieu, je suis affreuse... Comment me résoudre à danser avec Pierre alors que j'aimerais tant être dans les bras de Tristan. C'est embarrassant, mais comment Pierre ?

*Soudain, elle réalise.*

**Mathilde** - Ne serait ce pas ce gamin de colporteur ?

*Geneviève silencieuse.*

**Mathilde** - Tu es incorrigible ma bonne amie.

**Geneviève** - Ne pouvant t'accompagner, je m'en voulais de te priver de cette fête. Amuse-toi bien et ne m'en veux pas trop d'être intervenue pour que nos deux amis te fassent la cour. Essaie de te décider à la fin !

**Mathilde** - Je ne t'en veux pas, mais je suis quand même dans le pétrin !

*Geneviève partie, Pierre toujours aussi amoureux fait sa cour. L'ambiance s'y prête également. D'autres couples se forment, rient et dansent.*

**Pierre** - Tu es magnifique, et ce doux parfum... *(Il se penche délicatement sur sa main gantée.)*

**Mathilde** *(timide)* - Je suis venue à la fête surtout pour mon travail. Je compte ouvrir mon échoppe et agrandir celle de mon père.

**Tristan** - Le Moyen âge permet aux femmes de travailler, c'est le comble. Pour moi, une femme se doit de rester à son foyer, avoir des enfants, faire la cuisine que sais-je encore, toutes ces choses indispensables.

**Mathilde** - Oui mais j'ai eu la chance d'avoir un père qui n'ayant pas eu de garçon m'a élevée comme un fils. Il m'a transmis son art dès le plus jeune âge. Et c'est devenu une véritable passion. J'ai déjà joué le rôle de mère, puisque la mienne n'est plus hélas. Donc les tâches domestiques, je les connais aussi, sois sans crainte Tristan !

**Pierre** *(épaté)* - Fantastique, tu vas devenir une femme accomplie et prospère.

**Mathilde** - On voit que tu connais le travail, notre pays est à l'apogée du gothique flamboyant, grâce aux richesses apportées par le textile ou la métallurgie par exemple, les Ducs de Bourgogne ont permis l'épanouissement des Arts et des Lettres. Nous sommes à l'automne du Moyen Age. Période rêvée pour faire exploser les tonalités les plus vives. Je suis fière du métier de mon père.

**Tristan** - Là tu m'impressionnes.

**Mathilde** - Tristan, tu as bien dit que tu t'embarquais avec Henri le Navigateur ?

**Tristan** - Oui, pourquoi cette question ?

**Mathilde** - Il me manque des produits de couleur qu'on ne trouve pas en France, ce sont les couleurs de l'Afrique ou de l'Inde. Crois-tu si tu reviens un jour pouvoir me rapporter ces précieuses matières ?

**Tristan** - Bien sûr que je reviendrai, mais pas seulement avec tes couleurs, mais aussi l'or, l'argent, les épices, la fortune quoi !!!

**Mathilde** - Les couleurs de l'Afrique seraient pour moi une petite fortune, elles feraient le bonheur de mon père et du mien.

**Tristan** - C'est promis, je ferai ta fortune et j'en serai fier.

**Pierre** *(veut profiter de la présence de Mathilde)* - Mathilde, tu aimes peut-être aussi danser tout en étant une bonne petite femme d'affaires ?

**Mathilde** *(un peu gênée)* - Oui bien sûr, mais la journée a été rude. Elle s'assoit un instant.

**Tristan** - Bien sûr Mathilde rêve de danser, mais c'est moi son cavalier préféré.

*Musique, rires.*

**Pierre** - Hélas, je le pense aussi. Je vais chercher un pichet de vin frais pour nous trois.

**Tristan** - J'avoue que je suis un peu surpris, je ne te savais pas si avisée. Nous les hommes sommes toujours un peu rustres. Veux-tu m'accorder cette danse en guise d'excuse ?

**Mathilde** (*rougissante*) - Avec plaisir.

*Ils dansent au son des luthiers. Mathilde semble aux anges.*

**Mathilde** - Je ne sais pas grand-chose sur toi finalement.

**Tristan** - On pourrait croire que je suis un fainéant, un aventurier. Mais j'ai confiance en ma bonne étoile. Tu as entendu parler de Henri le Navigateur donc ?

**Mathilde** - Oui par mon père. Je sais que c'est un personnage hors du commun.

**Tristan** - Henri est un des fils cadets du roi Jean 1<sup>er</sup> du Portugal. Sa mère avant de mourir lui aurait remis une épée afin de diriger es chevalier du royaume. Je suis le cadet d'une famille, je veux découvrir de nouveaux monde, grâce à ce navigateur qui va participer à de grandes découvertes, l'Afrique, l'Inde, des pays à explorer et à exploiter. Ce sera la chance de ma vie !

**Mathilde** - Tu as le goût du risque ?

**Tristan** - Oui je me sens fait pour ça. La vie ne m'a rien apporté de bon à ma naissance.

**Mathilde** - Tu parais pourtant si gai !

**Tristan** - Oui, car je suis plein d'espoir. Je suis prêt me battre jusqu'à la mort, la tache ne sera pas aisée.

**Mathilde** (*très émue*) - Mourir, oh ! Quelle tristesse, pas toi !

**Tristan** - Rassure-toi, je ne suis pas un mécréant ? Il y a un Dieu pour tout le monde. Et même si parfois je passe mon chemin sans lui rendre visite, je sais qu'il est là au dessus de ma tête pour me protéger.

**Mathilde** - En fait, tu es quelqu'un de bien et même je t'admire pour ton courage.

*Pierre arrive.*

**Pierre** - Alors comment vont les tourtereaux ?

**Mathilde** - Pierre !!!!

**Tristan** - Bien et mais sache que je n'aime que ma liberté et la belle demoiselle force le respect.

**Pierre** - Ah, c'est toi qui me fais la morale maintenant, quel fieffé coquin !

**Mathilde** - Restons amis Pierre, et cette danse et tout ce bruit m'ont épuisée. Peux-tu me ramener à la maison.

**Pierre** - Déjà ! La fête ne fait que commencer.

**Mathilde** - Marchons si tu le veux bien.

**Pierre** - Tu as de la peine, je le vois bien, pourtant moi je suis prêt à t'aimer et à te protéger et te respecter.

**Mathilde** - Je le sais, mon père connaît les architectes, ils ne tarissent pas d'éloge à ton sujet. Mon père t'apprécie beaucoup.

**Pierre** - A quoi bon plaire à un père si sa fille ne m'aime pas ?

*Bref silence. Pierre est très triste.*

**Mathilde** - Allons faire une partie d'échecs.

**Pierre** - Je veux bien être ton roi et j'opterais pour la diagonale du fou qui conduit à ton cœur. Je suis fou n'est-ce pas ?

*Mathilde rit.*

**Pierre** - Je suis fou, du moment que j'entends ton rire cristallin atteindre les étoiles.

**Mathilde** - Tu aurais dû être poète.

**Pierre** *(un peu grisé par le vin frais et la belle soirée)* - Sous une belle pluie d'étoiles, je voudrais que nos cathédrales inscrivent dans le futur notre génie et qu'elles s'élèvent majestueux témoins d'une époque de non obscurantisme, une époque où le monde entier sera émerveillé par nos chefs d'œuvre.

**Mathilde** - Tu as raison, quelle époque de créativité en France, elles rayonneront dans le monde entier. Nous sommes des artisans du sublime.

*Ils se taisent, émus. Mathilde et Pierre arrivent devant l'échoppe.*

**Mathilde** - Je rêve d'écrire mon nom près de celui de mon père et de faire mieux connaître notre art, celui qui enlumine les parchemins, et laissera une trace indélébile du Moyen Age.

## Epilogue

*Tristan a perdu la vie durant son expédition en Afrique. Il a fait porter un sac de couleurs précieuses dont rêvait Mathilde avec des secrets de fabrication, une fortune pour elle. Elle a pu ainsi devenir une enlumineuse reconnue et fortunée. Il lui a fait remettre un message :*

*« Epouse Pierre, ensemble vous contribuerez à relever des défis, tâche que je n'ai pas eu le temps d'accomplir ».*

*Pierre et Mathilde se sont mariés. Mais Mathilde n'oublia jamais Tristan.*

**Fin**

# *Une Rencontre ...*

*Camille COHENDY*

*L'histoire se déroule au 18<sup>ème</sup> siècle (siècle des Lumières), en plein cœur de Paris, dans un hôtel particulier. Nous sommes plus particulièrement vers la mi-mai 1778. Dans une chambre, deux femmes, Rose et Elisabeth. Dans une autre, un homme, Blake. Ils sont trois anglais d'une même famille (frère et sœurs), se préparant à rendre visite à Voltaire, écrivain et philosophe, durant les derniers jours de sa vie.*

## **Scène 1**

*La chambre des jeunes femmes. Il y a deux lits, une grande armoire, une horloge et un secrétaire ainsi que trois chaises. Rose est seule, Elisabeth est sortie voir des amis, mais ne tardera pas à rentrer. Elle relit la lettre qu'elle vient d'écrire à son oncle.*

**Rose -** Ici, tout est noir et froid, cher Christopher.  
Ce n'est pas comme à Londres, non.  
Bien sûr ici le brouillard n'a pas loi,  
Mais les cœurs et les âmes sont froides,  
Les gens se renferment dans les apparences,  
Ne voulant pas voir toute la misère  
Qui est juste à côté d'eux sur le trottoir,  
Et espère toujours recevoir une pièce ou deux  
De ces gens hautains et trop imbus d'eux-mêmes  
Pour voir que d'autres qu'eux, trop pauvres,  
N'ont même pas de quoi manger et dormir.  
Oh mon oncle, ils ne pensent qu'à eux,  
Râlent en permanence et sont aveuglés  
Par leur égoïsme stupide et immature.  
Ils sont restés des enfants capricieux,  
Parce qu'ils ont toujours vécu dans le luxe  
Et la débauche ne leur fait plus rien,  
Ils ont tout vécu avant d'avoir 20 ans.  
Mon cher oncle, je ne vous remercierai  
Jamais assez pour votre éducation humaine  
Où vous nous avez appris tant de choses,  
Car grâce à vous, je m'émerveille encore  
De tant de choses qui pour eux ne sont rien.

Je vous laisse ici, dans mon Londres chéri,  
Car ce soir nous devons dîner avec un certain  
Voltaire, je crois que c'est un écrivain,  
Et j'ai encore beaucoup à faire.  
Votre nièce qui vous aime tant.

Rose.

Domage que je n'aie plus le temps  
Pour lui rajouter quelques lignes,  
Mais une autre lettre suivra  
Pour lui donner bien des nouvelles  
De ses nièces qui se languissent  
En attendant leur retour à Londres.

*Quelques secondes plus tard, Elizabeth rentre, le rouge aux joues d'avoir couru. Rose a déjà plié la lettre et l'a mise dans une enveloppe, et rangé dans le secrétaire.*

**Elizabeth** - Eh bien ma chère sœur, à qui écriviez-vous ?

**Rose** - J'écrivais à notre cher oncle resté au pays,  
Pour lui donner de nos nouvelles,  
Lui assurer notre amour éternel  
Et lui évoquer mon mal du pays  
Parce que de Londres tout me manque,  
Paris est si égocentrique.

**Elizabeth** - Allons ma chère sœur, reprenez goût  
A la vie en ce pays, car j'ai appris  
Qu'il nous y faudrait encore rester  
Pour quelques semaines de plus.  
En effet, Monsieur Voltaire,  
Que nous rencontrons ce soir,  
Reste ici quelque temps  
Et aimerait avoir notre compagnie  
Durant son séjour dans la capitale.

**Rose** - Ne peut-il vraiment pas  
Se passer de nous pendant ce temps ?  
J'aimerais revoir les paysages anglais,  
Et puis il vient souvent à Londres,  
Il pourra s'entretenir avec nous  
Le temps qu'il voudra là-bas,  
Mais j'aimerais vraiment rentrer.

**Elizabeth** - Je le sais bien, et moi aussi  
J'aimerais rentrer à la maison,  
Mais aux dernières rumeurs,  
Il paraîtrait qu'il soit malade,  
Et comme il est n'est plus très jeune,  
Il se pourrait qu'il n'ai le temps  
De revenir en Angleterre  
Avant de partir rejoindre les ombres,

Très chère sœur.  
Accordons- lui au moins ce plaisir  
D'avoir des gens de son pays d'adoption  
Aux dernières semaines de sa vie.  
Et puis, Blake m'a donné son avis,  
Et il pense rester le temps qu'il faudra  
Pour que Monsieur de Voltaire  
S'en aille en paix.

**Rose -** Espérons seulement que son trépas  
Ne sera pas long et douloureux.  
Je m'excuse de parler ainsi,  
Mais malgré l'affection que je lui porte,  
Je n'aimerais pas qu'il souffre trop  
Et qu'il meure vite si, comme vous le dites  
Il est mal en point. Et puis, j'espère  
Pouvoir rentrer bientôt aussi.  
Mais assez bavardé, préparons nous,  
Nous allons bientôt partir.

## Scène 2

*Toujours dans la chambre des jeunes filles. Une bonne heure a passé, et l'horloge sonne 18 heures.  
Blake, leur frère, passe la tête par la porte pour savoir si elles sont prêtes.*

**Blake -** Eh bien mes chères sœurs,  
La mode vous aurait-elle prise  
De mettre tant de temps  
Pour vous préparer à sortir ?  
Non que je m'en désolé  
De vous voir belles en ce jour  
Mais notre hôte d'un soir  
Habite assez loin de notre hôtel  
Et il faudra bien deux heures  
Pour rejoindre sa maison.

**Rose -** Nous arrivons Blake,  
C'est juste qu'un contretemps,  
Du reste bien fâcheux,  
Nous a beaucoup retardées  
Mais d'ici quelques minutes  
Nous arriverons sous vos yeux.

**Elizabeth -** Ne vous fâchez point cher frère,  
Car notre retard a une excuse  
Que je viens vous fournir.  
En effet, vers 17 heures 30,  
Un chat est arrivé dans notre chambre  
Et a voulu jouer avec nous.  
D'ailleurs, il est dans le salon.  
Nous avons pu le congédier

Sans trop qu'il se fâche, car  
C'est un chat bien turbulent.

**Blake** - Bien, j'accepte vos excuses,  
Mais présentez vous sous peu  
Dans l'entrée, près du salon  
Pour dire au revoir à notre invité,  
A qui je vais rendre visite  
En attendant votre arrivée.

**Elizabeth** - Très bien, nous arriverons  
D'ici quelques minutes,  
Le temps de finir de mettre  
Nos colliers et bijoux d'or  
Que l'on nous a offerts.

### Scène 3

*L'on change de décors. C'est la salle à manger de Voltaire. Une table étrangement ronde, avec quatre chaises disposées autour. Autant de couverts sont mis. La lumière est assez faible, la scène est éclairée aux bougies disposées aux murs et un chandelier sur la table. Il est environ 22 heures.*

**Voltaire** - Eh bien, mes amis, que pensez-vous  
De Paris depuis votre arrivée ?  
Ah, si j'en avais la force, je vous  
Emmènerai dans mon domaine,  
A Ferney, aux limites franco-suissees.  
Mais j'ai bien peur, malheureusement  
De ne pas en avoir le temps.

**Blake** - Allons, monsieur, vous avez encore  
L'allure assez imposante pour  
Un homme de votre âge,  
Et puis, vous marchez encore bien.  
Vous avez l'air bien en forme,  
Et vous ne faites point vos 83 ans.

**Voltaire** - Ne me flattez point monsieur,  
Mes articulations sont défectueuses  
Et ma plume se fait lourde  
Certains soirs en solitaire.  
Pourtant, j'ai encore la force  
Dans quelques jours, samedi,  
De me présenter aux francs-maçons  
Pour devenir un de leurs membres.

**Elizabeth** - Excusez mon ignorance, Monsieur,  
Mais je n'ai jamais totalement compris  
Ce qu'étaient les francs-maçons.  
Pourriez-vous me l'expliquer ?

**Voltaire -** Bien sûr jeune demoiselle.  
Tout d'abord, il vous faut savoir  
Que la franc-maçonnerie a  
De nombreuses origines,  
Véridiques ou légendaires.  
Il est dit qu'elle fût fondée  
En Ecosse, au 16ème siècle.  
Pour d'autres, le fondement  
Revient aux origines mêmes  
De la terre. En effet, ils pensent  
Que Adam, Noé ou encore  
Hiram Abi qui construisit le temple  
De Salomon, étaient les premiers  
Maçons de la terre. Mais chaque Loge  
Croit en une origine différente.  
Ces sociétés sont présentes  
Partout dans le monde et ont  
Chacune des rituels différents.  
Mais le but, à la base, de ces associations  
Et de s'entraider, de partager  
Toutes ses connaissances  
Dans des domaines très divers.  
C'est un peu une communauté  
D'amis qui s'entraident.  
Ils se veulent apolitique  
Et aussi areligieux.  
Mes explications succinctes  
Vous suffisent-elles ?

**Elizabeth -** Merci beaucoup Monsieur,  
Vos explications me suffisent  
Amplement pour le moment.  
Mais dites-moi, pourquoi  
Avez vous décidé de faire partie  
De ce grand mouvement ?

**Voltaire -** J'ai toujours eu les mêmes idées  
Qu'eux, mais je n'ai jamais voulu  
Rentrer dans leur confrérie.  
Mais maintenant, comme je sens  
Que ma fin est proche, je me dis  
Qu'il ne faudrait pas que je meure  
Sans en faire partie.

**Rose -** Pourtant, vous dites que ce mouvement  
Est apolitique, et pourtant,  
Si ma mémoire ne m'abuse,  
Vous avez plusieurs fois dû fuir  
A cause de vos écrits et paroles  
Contre la royauté de votre pays.

**Voltaire -** C'est exact, mais c'était il y a longtemps,

Et puis, c'est la confrérie qui est  
De ce bord, moi je suis moi, et toutes  
Mes idées ne correspondent pas  
Forcément avec ce qu'ils pensent.  
Mais, dans la plupart des cas, je suis  
En accord avec leur mode de pensée.

**Rose -** Vous vous dites aussi déiste, alors  
Que la franc-maçonnerie est, elle  
Areligieuse. Vous semblez rempli  
De toutes sortes de contradictions.

**Voltaire -** En effet, mais il existe une différence,  
Subtile, certes, mais elle est là.  
La franc-maçonnerie est areligieuse,  
Mais ne condamne pas les religions.  
Elle n'appartient à aucune confession  
Mais n'exclut pas des membres déistes.  
En effet, les pratiques religieuses  
Ne sont en aucun cas admises, mais  
Le fait de croire en quelque chose  
De supérieur à nous, ce qui est mon cas,  
N'est pas exclu.

**Rose -** Donc, si je vous suis, on peut avoir  
Des convictions politiques et religieuses,  
Et du moment qu'on ne les énonce pas,  
Que l'on n'y fait pas référence dans la Loge,  
On peut être franc-maçon.  
Il suffit de mettre de côté ses convictions  
Pour partager son savoir et aider des gens  
Qui en ont besoin.

**Voltaire -** Vous avez tout compris, jeune demoiselle.  
Ce n'est pas toujours aisé de savoir  
Faire la différence entre deux notions  
Particulièrement proches l'une de l'autre.

**Blake -** Monsieur, je vous prie de nous excuser,  
Mais nous allons devoir rentrer.  
Il commence à se faire tard et puis  
Demain nous avons de nombreuses visites  
Chez des amis de notre famille.

**Voltaire -** Comme il vous plaira. Ceci dit, c'est dommage  
Que vous deviez si vite partir. Mais sachez  
Que ma porte vous est grande ouverte  
Tout le temps que durera votre séjour  
Et que vous pourrez venir me voir  
A n'importe quelle heure du jour  
Pour bavarder un peu. Un vieil homme  
Solitaire à besoin de compagnie

De temps à autres pour se sentir  
Quelque peu rajeunit !

**Elizabeth, Rose & Blake** (*sortant*) - A bientôt Monsieur !

#### Scène 4

*De retour dans l'hôtel. Nous sommes au salon, le lendemain matin. Elizabeth, Blake et Rose discutent. Il y a 3 fauteuils dans lesquels ils sont assis, toujours une horloge et un peu de mobilier. Le chat est encore là, sur les genoux de Rose qui l'a adopté. Il ronronne du plaisir de se faire caresser.*

**Rose** - Je crois finalement que je vais  
Rester ici, ce Voltaire me plaît.  
Il est d'une grande érudition  
Et a une conversation agréable.  
Et tant pis, les brouillards londoniens  
Attendront encore mon retour  
Quelques semaines de plus.

**Blake** - Pourquoi, vous aviez le mal du pays ?

**Rose** - Eh bien oui, cher frère. Tout me manque  
De Londres, à commencer par l'accueil  
Des gens, leur hospitalité. Ici, ils reçoivent  
Pour qu'on les écoute seulement, alors que,  
En Angleterre, on reçoit pour entendre  
Parler les autres gens, on ne se moque pas  
D'autres gens dans leur dos, et puis notre  
Oncle me manque cruellement. Qu'il doit  
S'ennuyer tout seul dans sa grande maison.

**Elizabeth** - Tiens, d'ailleurs, n'aviez vous pas pour  
Projet de lui écrire une autre lettre  
Ce matin même, pour lui raconter  
Ce que notre hôte d'hier soir nous a  
Raconté ? Filez vite, votre écritoire  
Vous attend impatiemment.

*Rose sort, en oubliant que le chat est sur ses genoux. Il retombe sur le sol en miaulant de mécontentement, et puis se promène un peu dans la pièce avant de sauter sur les genoux de Blake. Seuls Blake et Elizabeth sont encore sur scène.*

**Blake** - C'est tout de même un personnage étrange,  
Ce Voltaire. Il est rempli d'idées  
Qui se contredisent sans arrêt,  
Et pourtant il s'y retrouve facilement.  
Tout est en nuances chez lui.  
Il y a chez lui quelque chose de plus,  
Il a un esprit très développé, une plume  
A faire mourir de jalousie les meilleurs

Auteurs de siècles passés, et en plus,  
Il n'est jamais à court d'idées,  
Il défend tout ce qui lui tient à cœur,  
Sans jamais faillir. Il a dû fuir  
A plusieurs reprises pour éviter  
De finir en prison ou dans la tombe.  
Et à 83 ans, il a encore de nouvelles  
Idées qui lui viennent. Bien que je ne sois  
Pas en accord avec tout ce qu'il dit  
Et pense, comme par exemple sa haine  
Du peuple juif, je le trouve exceptionnel.

**Elizabeth** - En effet, il m'a fait une impression étrange  
Hier soir au dîner. Que dirais-tu  
Que l'on aille lui rendre visite  
Vers les 17 heures, pour le thé ?

**Blake** - Je trouve ton idée excellente,  
Et je suis sûre que Rose appréciera,  
Et puis j'ai tant de choses à lui demander.  
Ses écrits, notamment « Candide »,  
Me laissent un peu perplexe.

## Scène 5

*Rose, seule dans sa chambre, est en train d'écrire à son oncle leur rencontre avec Monsieur Arouet.*

**Rose** - Cher oncle de mon cœur,  
Je vous ai dit hier que nous devons  
Rencontrer hier soir Voltaire.  
C'est chose faite ! C'est un personnage  
Enigmatique encore pour moi.  
Nous avons parlé pendant plus de  
Deux heures sur divers sujets,  
Notamment sur les francs-maçons,  
Et les nuances de langage.  
Il nous a invités à revenir le voir  
Autant de fois que nous le souhaitons,  
Quand nous le voulons.  
C'est un esprit tellement brillant,  
Et j'aimerais tant apprendre de lui  
Tout ce qu'il est possible de savoir  
Sur le monde. Il a beaucoup voyagé  
En Europe, et a vécu en Angleterre  
Il y a quelques années. Il a aussi un  
Domaine en Suisse, et nous aurait  
Bien invités si sa santé lui permettait  
De nous accompagner, mais il ne le peut.  
Ici, il est très connu pour ses pièces

De théâtre, mais j'ai surtout lu ses  
Livres philosophiques et certains  
De ses pamphlets.  
Blake et Elizabeth aimeraient aussi  
Le revoir sous peu, alors j'espère  
Pouvoir, à ce moment-là, lui poser  
Toutes sortes de questions.  
Finalement, nous allons rester  
Plus longtemps, quelques semaines,  
Car selon ce qui se dit, Voltaire  
Serait malade, et n'aurait plus  
Très longtemps à vivre.  
Nous aimerions donc le connaître mieux  
Avant qu'il ne nous quitte.  
Je vous embrasse bien fort,  
Et je suis sûre que ma sœur et mon frère  
Se joignent à moi pour vous envoyer  
Leurs plus tendres baisers.  
Je l'espère à bientôt.

Rose.

J'aurais tellement voulu en dire plus,  
Mais je ne trouve pas les mots.  
Si un jour ils me reviennent,  
Je lui enverrai une plus longue  
Missive. En attendant, il faut  
Que je me prépare à aller  
Rendre visite à un certain  
Monsieur d'Escalagne.

## Scène 6

*De retour chez Voltaire. L'horloge indique 18 heures. Rose, Blake, Elizabeth et leur hôte sont en grande discussion sur « Candide », conte philosophique.*

**Blake -** Je me demandais, Monsieur,  
Pourquoi avez-vous publié  
Ce conte sous un faux nom  
Et dans un autre pays ? Il ne  
Dénonce pourtant pas  
Le pouvoir français, pour une fois.

**Voltaire -** C'est alors que vous n'avez pas  
Assez lu entre les lignes, jeune homme.  
Voyez-vous, c'est un texte virulent  
Contre le pouvoir en place.  
Sous couvert d'un jeune homme  
Venant d'un pays imaginaire  
Et voyageant à travers le monde  
Avec un maître tellement idéaliste

Qu'il en devient stupide et lui-même  
Croyant à son précepte pour penser  
Que ce qu'il voit n'est pas grave,  
Que tout est pour le mieux  
Dans le meilleur des mondes.  
Sous couvert de ces deux personnages  
En apparence assez simples,  
Tout le système est remis en cause.  
L'on peut voir à travers sa quête  
De sa belle princesse, un voyage  
Initiatique à la fin duquel il ne croira  
Plus aux préceptes de son maître,  
Mais sera désabusé par le système.  
Par exemple, lorsqu'il entre en Surinam,  
La traite des noirs est évoquée,  
Le mauvais traitement que les blancs  
Leur inflige aussi. Ils sont très  
Sévèrement réprimandés pour  
Quelque chose de ridiculement stupide,  
Mais ils ne se rebellent plus, ils en ont  
Bien trop vu pour pouvoir le faire.  
C'est un peu la position du peuple.  
Il est tellement écrasé par le roi  
Qu'il est fatigué de vouloir se battre.

**Blake -** Je comprends mieux maintenant.  
Tout n'est que métaphore pour  
Essayer de changer les choses.  
Je pense que si tout le monde  
Comprend bien ce texte,  
Une révolution guète ce pays,  
Et c'est pour bientôt je pense.

**Voltaire -** Peut-être êtes-vous un visionnaire  
Jeune homme, l'avenir seul  
Pourra nous le dire. Hélas,  
Je pense ne plus être là  
Quand tout cela arrivera.  
Je serais parti depuis longtemps.

**Elizabeth -** Peut-être serez-vous parti,  
Mais vos écrits resteront et guideront  
Peut-être les révolutionnaires.  
Alors, vous y participerez en quelque sorte.

**Rose -** J'ai beaucoup d'admiration pour vous,  
J'aime beaucoup ce que vous faites, vraiment,  
Mais une partie restera toujours  
Bien énigmatique pour moi.  
Vous avez une plume superbe,  
Un style bien à vous, cassant et  
Très ironique quand il le faut.

Vous maniez l'écriture comme  
Un Mongol son cheval, avec naturel  
Et tellement d'aisance. C'est troublant.

**Voltaire** - Je vous remercie mademoiselle,  
J'apprécie les critiques et les éloges  
Seulement lorsqu'ils sont instructifs.  
Si vous ne m'aviez pas fourni une raison,  
Il se peut que je vous aie renvoyée.  
Mais vous avez beaucoup d'éducation,  
Et j'aurais été gêné de le faire.  
Mais sur quels textes votre réflexion bloque ?

**Rose** - A vrai dire, un peu tous.  
Ils ont une tournure si particulière  
Que je ne sais dans quel sens  
Les prendre pour les comprendre.

**Voltaire** - Je crains dans ce cas mademoiselle  
Que je n'aurai jamais le temps  
De tout vous décrypter.  
Mais, lorsque vous vieillirez,  
Si vous les relisez, tous ces textes  
Qui pour vous sont mystérieux,  
Vous les comprendrez bien mieux,  
Parce que vous aurez acquis  
Une plus grande expérience de la vie.

*La discussion se poursuit jusqu'à tard le soir.*

### Scène 7

*Quelques jours plus tard, ils apprennent la mort de François-Marie Arouet, dit Voltaire. Ils sont sous le choc. Ils ne s'y attendaient pas. On les retrouve dans le salon.*

**Elizabeth** - Même si je savais qu'il allait mourir,  
Que ça ait été rapide comme ça,  
C'est étrange, ça laisse un goût  
D'inachevé. Peut-être avais-je tort,  
Mais je m'étais attachée à lui,  
A ce vieil homme un peu bougon,  
Mais tellement savant. Il avait  
Encore tant à nous apprendre.

**Blake** - Au moins, il nous laisse un héritage,  
Ses correspondances. Il pensait  
Sûrement que nous en ferions  
J'espère un bon usage. Il a placé  
Sa confiance en nous, il est de notre  
Devoir de ne pas la trahir.

Rose - Excusez-moi, il faut que je sorte.

### Scène 8

*Rose, seule dans la chambre, écrit de nouveau, mais cette fois pas à son oncle. Juste un poème, pour Voltaire.*

Rose - Du plus profond de ma mémoire,  
Je me souviens toujours vous avoir lu,  
Et aujourd'hui que vous n'êtes plus,  
Je ne puis être bien triste de votre mort.

Je ne sais qu'écrire à votre propos,  
Vous qui avez tant utilisé les lettres  
Pour faire passer vos belles et grandes idées,  
Vous étiez mon maître, vous voilà parti.

Tant de gens utilisent à tort vos mots  
Pour essayer de vous abaisser, vous ridiculiser,  
Mais moi je sais bien qu'ici bas,  
Vous étiez bien plus haut qu'eux tous.

Une nouvelle étoile brillera ce soir  
Au firmament des grands philosophes,  
Et le monde pleure déjà à chaudes larmes,  
Et élève vos écrits à votre hauteur.

Ils louent votre esprit si fin et intelligent,  
Mais ils ne connaissent votre cœur.  
Ils savent trop bien vos combats,  
Mais en oublient bien vite l'homme.

Ils vous érigent en espérant des statues,  
Pour que vous restiez encore un peu  
Avec eux, pauvres mortels qu'ils sont,  
Mais ne se doutent pas de ce qui les attend.

D'ici peu, je le sens, la révolution sera là,  
Et ceux qui ont trop de privilèges  
Perdront tout bien trop rapidement,  
Et n'auront plus rien pour pleurer.

Vous, Monsieur, vous regarderez de haut  
Ces ignorants qui pensaient trop fort  
Que leurs privilèges dureraient toujours,  
Et même là ils ne vous comprendront.

Monsieur, je vous dis maintenant Adieu,  
Car vous êtes partis mais pas trop loin

Pour que ce poème vous arrive entier,  
Avant qu'il ne soit bien trop tard.

*Elizabeth rentre dans la chambre, et lit un peu par-dessus l'épaule de sa sœur.*

**Elizabeth** - Comment peux-tu prédire  
La mort de la noblesse maintenant,  
Alors que presque rien ici  
Ne le laisse présager.

**Rose** - Je le sens, c'est tout simple.  
Leur temps est bientôt révolu,  
Et quoi qu'ils essayent, cela échouera,  
Parce que tout marchera contre eux.  
Qu'ils profitent bien de leurs dernières années  
Avant de passer à la fourche.  
Nous ne serons plus ici, bien sûr,  
Nous serons retournés à Londres,  
Mais les mots traverseront La Manche  
Pour nous apporter des nouvelles de massacres  
Des nobles, tués par centaines.  
Le faste, la richesse, leur égocentrisme,  
Plus rien ne leur servira pour survivre  
Dans un monde qui n'est déjà plus  
Qu'un rêve auquel ils veulent encore croire,  
Mais le peuple n'est plus dupe,  
Et il se révoltera très bientôt, grande sœur.

*C'est au tour de Blake de rentrer dans la chambre des filles. Il a le chat dans les bras, et le caresse.*

**Blake** - Et comment allons-nous l'appeler  
Ce petit chat qui n'a pas de maître ?  
C'est vrai, il est à nous maintenant,  
Et garder un chat sans nom, ce n'est pas bon.

**Elizabeth** - Pourquoi ne pas l'appeler Voltaire ?  
C'est vrai, il était un peu comme un chat,  
Félin et ironique, se moquant des gens  
Avec intelligence et pertinence.  
Il savait exactement ce qu'il faisait.

**Rose** - C'est une bonne idée !  
Comme cela, il ne nous quittera plus.

*Ils sortent tous, le poème est resté sur la table, ouvert. La dernière bougie sur la table s'est éteinte, par un coup de vent.*

## Scène 9

*Treize années ont passé. Quelque part dans Londres. La révolution est en marche en France. Rose, Blake et Elizabeth sont toujours là. Ils suivent les événements dans les journaux qui leurs parviennent. Leur oncle aussi est mort.*

- Blake -** Voilà treize longues années,  
Nous avons vécu en France,  
Nous avons connu Le plus grand esprit  
De son époque, Voltaire.  
Personne n'a compris qu'il savait  
Que les nobles mourraient.
- Elizabeth -** La monarchie absolue est mourante,  
Et pourtant ils s'accrochent encore.  
Leur roi mourra bientôt, et puis  
Et eux aussi. C'est une page d'Histoire  
Qui s'effondre peu à peu,  
Et quand elle aura totalement disparu,  
La terreur régnera un temps,  
Avant que la dictature ne reprenne  
Ses droits pour des dizaines d'années.  
Qui sait, un jour sans doute,  
Les enfants étudieront cette période  
Et liront Voltaire comme nous  
L'avons lu et relu il y a longtemps.  
Et peut être que l'un d'eux  
Pourra comprendre totalement ses mots.
- Rose -** Demain, en France, l'aube apportera  
Son lot de morts pour un nouvel ordre,  
Et qui sait, des gens que nous connaissions.  
Une vie s'achève toujours pour laisser place  
A une autre qui commence. Voltaire a laissé  
Sa place à un esprit sûrement très brillant.

**Fin**

# **AIMABLE VERDEUR**

**Elisabeth GALLAND**

## **ACTE 1**

### **Scène 1**

*Pièce principale d'une ferme dans un village de la France du Moyen Age ; une clepsydre scande le temps; une jeune fille et sa mère.*

**LUNETTE** - Mère, il faut que je vous parle.

**BERENGERE** - Pour Dieu, vous m'avez l'air bien préoccupée, ma fille, n'ayez crainte de parler à votre mère. Toujours ces cauchemars qui hantent vos nuits ?

**LUNETTE** - C'est pire mère. Un cauchemar, c'est pas du vrai. Je les voudrais bien mes cauchemars à la place....

**BERENGERE** - A la place de quoi, vous voilà bien inquiétante ?

**LUNETTE** - A la place de ce que j'entends toutes les nuits et que j'entends en vrai, toutes les nuits, à la même heure.

**BERENGERE** - Quoi donc ?

**LUNETTE** - Je dois vous le dire, mère, c'est un miaulement de chat.

**BERENGERE** - Que dites -vous là : un miaulement de chat, mais c'est épouvantable, vous entendez, toutes les nuits et toujours à la même heure un miaulement de chat ?

**LUNETTE** - Si fait, mère, c'est bien ça, toutes les nuits à trois heures du matin.

**BERENGERE** - Sinistre présage, le miaulement du chat, mais peut être ce n'est pas un présage, peut être y- a-t' il bien une bête qui miaule et dans ce cas là il n'y a pas à s'inquiéter.

**LUNETTE** - Une bête qui miaulerait tous les jours à la même heure ?

**BERENGERE** - Et, pourquoi pas ? L'animal n'est pas comme nous, il est programmé, lui.

**LUNETTE** - Mais vous, vous ne l'avez pas entendu, ni mon père...

**BERENGERE** - Cela ne veut rien dire car la nuit, je n'entends pas grand chose, à part les ronflements de votre valeureux père qui, lui non plus, ne doit pas entendre grand chose des bruits de ce monde...

**LUNETTE** - J'ai peur, mère, il y a trop de phénomènes bizarres en ce moment.

**BERENGERE** - Cela dure bien depuis un certain temps, depuis l'approche de la fin de ce siècle qui est en même temps la fin du millénaire : l'an 1000, c'est lui qui fait tout ça.

**LUNETTE** - C'est l'an 1000 qui fait miauler le chat chaque nuit ?

**BERENGERE** - L'an 1000, c'est quelque chose : la fin d'un monde et le début d'un autre et, en ce moment, il se produit beaucoup de choses qui ne se produisaient pas avant : des éclipses, des comètes, des monstres, des épidémies.

**LUNETTE** - Arrêtez, vous ne me faites que plus peur !

**BERENGERE** - J'essaie simplement d'expliquer ce qu'il se passe mais voilà votre père qui saura, peut-être, être plus rassurant.

## Scène 2

*La mère, la fille, le père.*

**YVAIN** - Vous voici, femmes, l'air bien troublées...

**BERENGERE** - Mon ami, Lunette, votre fille a quelques soucis. Avez-vous eu vent de bruits bizarres ces dernières minutes ?

**YVAIN** - Nenni, belle amie, vous n'allez point recommencer avec vos prodiges annonciateurs du nouveau monde.

**BERENGERE** - Je n'en ferai rien, je veux seulement vous entretenir de votre fille.

**YVAIN** - Oncques, parlez sans plus de détours.

**BERENGERE** - La petite entend tous les nuits à la même heure un miaulement de chat.

**YVAIN** - Que dites vous là, parbleu, je ne crois pas à vos sornettes d'éclipses, de comètes, de tremblements de terre, mais un miaulement de chat, c'est différent.

**BERENGERE** - Vous voyez bien, cher homme, qu'il faut se poser des questions. Avez-vous entendu quelque chose ?

**YVAIN** - Moi, rien, mais, feu ma mère, redoutait le miaulement du chat toujours suivi de suites fâcheuses. La dernière fois qu'elle l'avait entendu avait été suivie d'une disette dans toute la région.

**BERENGERE** - Encore cette histoire ! Mais cette disette avait dû être précédée de bien d'autres choses qu'un miaulement de chat. Je ne vous comprends pas toujours mon cher. Vous, si rationnel d'habitude, dès qu'il est question de votre mère, vous changez du tout au tout !

**YVAIN** - Mais qu'attendez-vous donc de moi ? Vous me posez une question, je réponds et voilà que ce que je dis ne convient pas. Puisque c'est ainsi, débrouillez-vous toutes les deux avec votre chat, moi je retourne à mes affaires.

### Scène 3

*La mère, la fille.*

**BERENGERE** - Le voilà encore fâché, décidément, avec lui, c'est toujours pareil ! Il va encore falloir se débrouiller seules.

**LUNETTE** - C'est bien regrettable, j'aurai eu besoin, moi, d'en savoir un peu plus, il eut fallu le laisser parler sans l'interrompre.

**BERENGERE** - Je n'ai pu m'en empêcher, dès qu'il parle de feu sa mère, il n'est plus le même.

**LUNETTE** - Il eut pu nous éclairer, il avait l'air d'avoir des choses à dire.

**BERENGERE** - Que des superstitions, rien de mieux !

**LUNETTE** - Mais comment pouvez-vous dire ça vous qui par ailleurs parlez tout le temps de l'an 1000, de ses prodiges et de tout ce qu'il signifie.

**BERENGERE** - Mais diantre ce n'est pas de la superstition ça, c'est de l'histoire, c'est de la religion.

**LUNETTE** - Mais ce sont des peurs, des craintes des angoisses avec lesquelles il faut vivre.

**BERENGERE** - Enfin ce n'est pas moi qui entend le miaulement du chat toutes les nuits. Avec vous ma fille, j'ai toujours tort !

**LUNETTE** - Mais non, vous n'avez pas toujours tort, mère, mais, mon père, non plus, surtout quand il n'a pu dire ce qu'il voulait et, qu'en fin de compte, on ignore sa pensée.

**BERENGERE** - Il faut éclaircir absolument cette histoire, vous avez raison, mais puisque messire YVAIN est retourné à ses affaires, il faut s'adresser à un autre.

**LUNETTE** - Mais qui donc ?

**BERENGERE** - Quoi de mieux qu'un saint homme ? que vous dirait l'abbé ANSELME toujours éclairé et de bon conseil.

**LUNETTE** - Je m'en remets à votre choix, mère.

## ACTE 2

### Scène 1

*Les deux femmes et l'abbé.*

**BERENGERE** - Mon père, ma fille et moi, venons vous consulter au sujet d'un fait bien étrange par ma foi.

**L'ABBE ANSELME** - L'étrange se répand actuellement car les signes se multiplient mais il nous appartient à nous, hommes d'église, de les reconnaître.

**BERENGERE** - A la bonne heure !

**LUNETTE** - Mais pourquoi des signes.

**BERENGERE** - Des signes oui, il faut des signes quand la fin du monde est imminente...

**LUNETTE** - Vraiment ?

**BERENGERE** - Pour Dieu, je me tue à vous le répéter : l'an 1000 c'est la fin du premier millénaire de la chrétienté, c'est la fin d'un monde.

**L'ABBE ANSELME** - L'an 1000, c'est la fin d'un monde mais c'est aussi le début d'un autre monde. C'est la fin d'un monde car comme le dit le texte : SATAN, puisqu'il faut le nommer, SATAN, le prince des ténèbres va séduire les nations ? Mais c'est le début d'un autre monde car SATAN sera vaincu. Le bien mettra le mal en déroute. Malheur sur malheur, ruine sur ruine. Il faudra bien qu'il vienne autre chose. Mais parlez moi donc du désordre qui vous inquiète.

**LUNETTE** - Toutes les nuits, à la même heure, j'entends le miaulement déchirant d'un chat.

**L'ABBE ANSELME** - Dieu me confonde : le miaulement d'un chat, prodige inquiétant s'il en est, le chat animal des sabbats, le chat, compagnon des sorcières, a comme chacun sait, maille à partir avec le mal et une affinité particulière avec le malin.

**BERENGERE** - Mon Dieu que se passe t-il chez nous ?

**L'ABBE ANSELME** - Chez vous ou autour de vous les puissances du mal sont à l'oeuvre. Il faut comprendre le signe et agir pour neutraliser le Malin.

**LUNETTE** - Mais que faire ?

**L'ABBE ANSELME** - L'impiété des hommes, leur lubricité, leur rapacité, leur égoïsme génèrent autant de crimes qui appellent enfin une punition divine. Attention, attention à l'arrivée de l'Antéchrist.

**BERENGERE** - Mais que pouvons nous faire nous pauvres créatures ?

**L'ABBE ANSELME** - Faites comme moi ma fille : transformez une inquiétude en volonté d'agir pour le bien et vous mettrez le mal en déroute. Il faut guetter attentivement tous les désordres puis surenchérir dans la pratique des vertus.

**BERENGERE** - J'aime beaucoup ce que vous faites.

**L'ABBE ANSELME** - A la bonne heure ! Mais il ne tient qu'à vous de faire de même. Préservez vous, mettez vous à l'ombre. Tout le monde attend : le captif attend dans le sépulcral, le serf attend sur son sillon, le moine attend dans l'abstinence du cloître, attendez à l'ombre de l'église. Fuyez ce monde vieillissant et décrépît. Il viendra le jour où le ciel resplendira à nouveau joyeusement et où la verdure recouvrira la terre de son manteau mais il ne viendra que pour les élus. Soyez parmi eux. Ayez confiance, ayez confiance. Il faut qu'autre chose advienne. Vous pouvez m'appeler quand vous voulez. Je dois retrouver ma tâche et me consacrer à mon sacerdoce. Courage, mes filles !

## Scène 2

*La mère, la fille.*

**LUNETTE** - Que vous en semble t-il, moi, je pense qu'il n'a fait que nous inquiéter un peu plus...

**BERENGERE** - Non, il nous a inquiété à bon escient, l'inquiétude est nécessaire, c'est l'aiguillon du bien agir, avec lui, je l'ai enfin compris et je serais heureuse que vous le compreniez vous aussi.

**LUNETTE** - Mais y -a-t -il ou non un chat qui miaule toutes les nuits à la même heure ?

**BERENGERE** - Peu nous chaut de ce chat !

**LUNETTE** - Comment pouvez -vous dire cela ?

**BERENGERE** - Je m'explique : ce qui compte c'est le signe rien que le signe, il faut se pencher sur lui et le comprendre.

**LUNETTE** - Que comprenez vous alors ?

**BERENGERE** - Je comprends que c'est un signe du malin.

**LUNETTE** - Ah bien ! C'est rassurant ça !

**BERENGERE** - Je vous ai déjà dit qu'il ne s'agit pas d'être rassurée, au contraire, il faut être inquiet et dépasser cette inquiétude par les bonnes actions comme le fait le père ANSELME.

**LUNETTE** - Je crois que je me conduirais mieux si on me rassurait...

**BERENGERE** - Transformez votre inquiétude en volonté d'agir pour le bien comme le veut le message de l'abbé, prenez exemple sur lui.

**LUNETTE** - J'aimerais quand même bien savoir ce qu'en pense mon père, cela m'aiderait, je vais le retrouver...

**BERENGERE** - Cela m'étonnerait qu'il puisse être de meilleur conseil que le saint homme mais allez le retrouver si vous pensez qu'il en est mieux ainsi.

### Scène 3

*La mère.*

**BERENGÈRE** - Quel saint homme ce père ANSELME ! Quand je pense que j'ai pu me demander si ce miaulement de chat était réel ou pas. Quelle question vaine et inutile ! Ce miaulement est un signe, un prodige à interpréter, il est là pour nous aider à prendre la bonne route celle qui nous amènera au temps où la terre se couvrira à nouveau d'une « aimable verdure ».

### ACTE 3

#### Scène 1

*Le père, la mère, la fille.*

**YVAIN** - Cela suffit, il faut revenir à la raison. J'ai eu tort de dire tout à l'heure qu'un miaulement de chat avait quelque chose d'inquiétant et pouvait se révéler un sinistre présage. Un miaulement de chat est un miaulement de chat et si Lunette l'entend c'est qu'il y a eu un chat qui miaule. Un point c'est tout. Je ne veux plus entendre parler de cette histoire.

**BERENGÈRE** - Vous voilà revenu à votre chère raison, mon ami, je vous retrouve, mais vous ne me convainquez point.

**YVAIN** - Je parle pour Lunette qui me demande mon avis. Je n'ai pas la prétention d'agir sur votre conviction. Cultivez vos peurs, multipliez vos angoisses apocalyptiques, vous parviendrez peut-être ainsi à donner un sens à votre existence. Moi, je ne crois que ce que je vois et que je comprends. Vous, vous avez besoin de croire à des fantasmagories et vous voyez ce que vous voulez voir : des prodiges dans des événements tout à fait banals.

**LUNETTE** - Ce n'est quand même pas banal un chat qui miaule chaque nuit à la même heure.

**YVAIN** - Pourquoi ? Les lois du monde animal ne sont pas celles du monde humain. L'animal fonctionne de manière très régulière.

**BERENGÈRE** - Le discours de la raison, bien sûr, pour lequel n'existe aucun signe, ni image, comètes, éclipses, monstres, épidémies ! Tout cela ne signifie rien....

**YVAIN** - Si, ces événements signifient, mais pas au-delà d'eux mêmes.

**LUNETTE** - Qu'est ce que cela veut dire ?

**YVAIN** - Cela veut dire qu'il y a des comètes et des éclipses en raison des lois de l'astronomie, des monstres et des épidémies en raison des lois de la nature et tous ces événements ne présagent en rien quant à l'histoire à venir. Voilà mon point de vue, mais vous restez libre d'adhérer à la vision du monde de père Anselme et de voir dans un miaulement de chat une manifestation du Malin actif dans ce monde en raison de l'arrivée imminente de l'an 1000, on ne peut plus imminente d'ailleurs, puisque nous sommes

bien aujourd'hui le dernier jour du mois de décembre de l'an 999. Mais que se passe-t-il ? Qui frappe à la porte et qu'est ce que cette soudaine obscurité ? Va ouvrir LUNETTE.

## Scène 2

*Le père, la mère, la fille, l'abbé.*

**YVAIN** - Vous mon père ! Mais que nous vaut l'honneur de votre visite ?

**BERENGERE** - Entrez, mon père, nous vous attendions mais il nous semble que le temps s'est brusquement assombri.

**YVAIN** - En effet tout est bien sombre tout d'un coup, pourtant il n'est pas très tard. Mais quelle heure est-il ? Lunette, vas voir l'heure à notre clepsydre.

**LUNETTE** - Quelle heure il est ? Mais il est indiqué 3 heures.

**BERENGERE** - 3 heures ! Mais c'est l'heure des miaulements du chat !

**YVAIN** - Quoi ! l'horloge s'est arrêtée ! Mais cela n'est jamais arrivé !

**L'ABBE ANSELME** - Il est d'autres choses qui ne sont jamais arrivées et qui arrivent lors de la fin d'un millénaire Messire Yvain et nous y voilà à cette fin du millénaire et, pour tous ceux qui ont refusé d'interpréter les prodiges, il n'y aura point de salut.

**YVAIN** - Mais pourquoi l'horloge s'est-elle donc arrêtée ?

**L'ABBE ANSELME** - Parce que c'est la fin du monde.

**BERENGERE** - Mon Dieu c'était bien vrai !

**YVAIN** - Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible !

*Miaulement de chat et grand tremblement de terre. Tous tombent et sont engloutis.*

**L'ABBE ANSELME** *(se relève et dit)* - Je regrette de les abandonner ainsi mais je dois continuer ma mission pour mettre le mal en déroute.

**FIN**

# ***Tantôt sonnera l'heure***

**Guy MARTIN**

*Une salle de garde. Au fond, au mur un râtelier avec des fusils enchaînés, un calendrier de 1945, une affiche du Maréchal.*

*A côté une horloge sonne deux heures. Côté cour, une table et deux bancs. Deux hommes et deux femmes entravés par des chaînes.*

*Maurice et Henriette, couple de commerçant, plutôt bien vêtus, sont attachés à un des bancs.*

*Charles, le visage en sang, inanimé, les vêtements déchirés, attaché à l'autre banc.*

*Huguette, modiste, semble assoupie au pied de la table, attachée elle aussi.*

## **Acte 1**

### **Scène 1**

*Seuls Maurice et Henriette sont éveillés.*

**Maurice** - Tu crois qu'ils vont revenir d'ici demain matin. On n'entend plus de bruit.

**Henriette** - Parle pas si fort, tu vas réveiller la petite.

*Suite de la scène à voix basse.*

**Maurice** - Tu crois qu'ils vont revenir. On n'entend plus de bruit.

**Henriette** - Essaies de dormir. Ils reviendront bien assez tôt. (*Montrant Charles de la tête.*) Tu as vu comment ils l'ont arrangé, lui. Tu espères la même chose.

**Maurice** - Parle pas du malheur, mon Henriette. Tu sais, je crois que si je tombe dans leur main, même toi, je ne pourrai pas te défendre.

**Henriette** - Qu'est-ce que tu veux me dire, Maurice?

**Maurice** - Je veux dire que sous les coups, on peut accuser n'importe qui. Voilà, c'est dit!

**Henriette** - Et pour toi, je suis n'importe qui ! C'est ça que tu veux me dire ! T'es qu'un salaud Maurice.

**Charles** (*apparemment réveillé, il geint*) - Aaaah...

**Henriette** - T'es content, avec tes idioties ! Mais, j'en peux plus, moi, j'en peux plus. *(Elle s'effondre en larmes, étouffant le bruit dans un foulard.)*

**Maurice** *(à voix basse)* - Tu crois qu'ils vont revenir ? Ce silence !

**Henriette** - Mais bien sûr qu'ils vont revenir, qu'est-ce que tu imagines ? Je te l'ai toujours dit, Maurice : Sois plus discret, choisis nos clients, ne parle pas à tort et à travers. Et voilà, le résultat, la prison, la honte qui nous pendent au nez, et peut-être pire et pour quoi, tu veux me le dire, des sous des sous encore plus de sous. Ah ! Ils vont nous servir nos sous là où on nous enverra. Et toi qui es prêt à me livrer à eux. Mais réagis, Maurice, réagis, nom de dieu. Tu n'es qu'une chiffe molle.

**Maurice** - Ne dramatise pas tout. Je disais ça comme ça. Ils ne me demanderont peut-être rien sur toi. D'abord, il faudrait qu'ils aient des preuves. Le cahier de comptabilité, je l'ai brûlé il y a une semaine, un pressentiment. Je suis sûr qu'on a été dénoncé. Plus j'y pense, tu te souviens, Monsieur Cornillac, celui qui nous avait acheté un demi cochon en décembre, on ne l'a jamais revu. D'ailleurs, c'était louche, un demi cochon. Qu'est-ce qu'il pouvait faire avec autant de viande. Et sa remarque, tu te souviens, je t'avais dit comme ç'était bizarre. "J'aime beaucoup ce que vous faites". Qu'est-ce qu'il voulait dire, hein ? Et en plus je lui ai fait dix pour cent de ristourne à ce zigoto. Henriette, tu vois, on est cerné de malhonnêtes, des gens qui supportent pas que les autres réussissent à s'en sortir. Parce que ces feignants qui font la queue devant le magasin, tu penses qu'ils bosseraient comme nous des douze heures par jour, sans compter toutes les complications avec les tickets de rationnement et la police des fraudes. Non, tu vois, mon Henriette, la vie, elle est trop injuste.

**Henriette** - Mais on aurait pu se contenter des oeufs et de quelques lapins, ça rapportait déjà pas mal. Non, monsieur a voulu voir grand. Ta combine avec le gars des abattoirs, c'est bien toi qui en as eu l'idée, non.

**Maurice** - L'occasion était trop belle. N'importe, si ça n'avait pas été moi, ça aurait profité à un autre. Et toute la viande qu'on a vendue, c'est à des français, pas aux boches que je sache. En plus, t'étais bien contente du manteau que je t'ai offert l'année dernière.

**Henriette** - Ah, parlons-en ! C'est pas toi qui a entendu les vipères sur son passage "Oh, mais c'est le manteau de Madame Zimmerman qu'elle porte !", "Y'en a qu'ont aucune honte", "Le malheur des uns et patati et patata", alors ton manteau, Maurice, tu l'oublies.

**Maurice** - Tu m'en retrouveras, toi, un manteau pour un gigot, et c'est pas de la fourrure qui prend les mites, c'est de la sacré qualité !

**Henriette** - Tais-toi, Maurice, tu me saoules. On va peut-être mourir et tu me parles de gigots ! *(Semblant penser à quelque chose, elle fouille dans la poche son imperméable, et sort un sachet.)* Tiens, prend ça, c'est des somnifères que je devais apporter à ma mère, j'y pensais plus.

**Maurice** - Mais c'est de la poudre, comment veux-tu que j'avale ça.

**Henriette** - Que tu es gaudiche, mon pauvre Maurice. Salive avant, ça se diluera. *(Moqueuse.)* T'as qu'à penser à tes gigots.

*Noir*

## Scène 2

*L'horloge sonne trois heures, Henriette est toujours éveillée*

**Huguette** (*émergeant de son sommeil*) - J'ai dormi longtemps, Madame ?

**Henriette** - Non ma petite, il n'est que trois heures, redormez vous.

**Huguette** - Je ne pense pas que je vais pouvoir. J'ai fais un horrible cauchemar. On m'enfermait dans une cellule, on éteignait la lumière et soudain il n'y avait plus de sol et je tombais, je tombais... (*Elle sanglote.*)

**Henriette** - Allez, remettez-vous, on ne devrait plus trop attendre pour être fixé sur notre sort.

**Huguette** - Vous savez ce qu'ils nous veulent, vous, Madame ?

**Henriette** - Je l'ignore, ma petite. Je n'en sais rien. On venait de se coucher avec mon Maurice quand ils ont tambouriné à la porte. J'ai juste eu le temps d'enfiler mon imperméable par dessus ma chemise de nuit, et encore j'ai eu droit des coups de crosses parce que je lambinais d'après eux. Ma petite, quand le monde s'attaque aux honnêtes gens, c'est qu'il devient fou.

**Huguette** - Je ne me suis pas présentée. Je m'appelle Huguette, Madame. Huguette Bonjean. Je suis, enfin, j'étais modiste chez Ravidel, rue de Courcelles.

**Henriette** - Et moi vous me connaissez, n'est-ce pas. Je vous ai vu quelque fois à la boucherie. Mon petit nom c'est Henriette. Appelez moi donc Henriette, mon petit.

**Huguette** - Merci, Madame Henriette.

**Henriette** - Non Henriette tout court, s'il vous plaît. Dites donc ma petite Huguette, vous avez du en voir passer du joli monde, rue de Courcelles.

**Huguette** - Oh non ! J'avais pas le droit de voir la clientèle. En plus, la modiste en chef, Madame Herbieu interdisait qu'on sache le nom des clientes. Mais, c'est sûr que j'en ai eu de beaux chapeaux qui sont passés entre mes mains.

**Henriette** - Et pourquoi donc ne travaillez vous plus, si ce n'est pas trop indiscret, bien sûr ?

**Huguette** - La boutique a été arianisée. Le nouveau patron a voulu changer les employés.

**Henriette** - C'est moche. En plus Bonjean, y'a rien de plus français. Alors vous non plus vous ne savez pas ce qu'ils vous veulent ?

**Huguette** (*gênée*) - Je crois que c'est à cause de mon frère Albert, Madame.

**Henriette** - Il a fait du marché noir ?

**Huguette** (*presque offusquée*) - Oh non ! C'est que...

**Henriette** (*maternelle*) - Vous pouvez parler en confiance, nous sommes entre femmes.

**Huguette** - Il est en fuite... Voilà, c'est dit. (*Comme soulagée.*) Je l'ai hébergé quelques temps en cachette chez nous. J'habite chez nos parents. Il y a trois jours, papa l'a découvert dans le grenier, ils ont eut une dispute terrible. Papa voulait le tuer. Il criait "Tu es la honte de la famille, dire que j'ai failli laissé ma peau à Verdun pour une ordure de ton espèce. Tu me déshonores. Va-t-en ou je te dénonce". Alors il est parti, je suis sans nouvelle depuis dix jours.

*Elle pleure doucement, presque en silence.*

**Henriette** (*énergique*) - Ressaisissez-vous ma petite. Je n'ai rien entendu. Et puis, vous n'êtes pas responsable des actes de votre frère.

**Huguette** (*en larmes*) - Mais je le suis des miens... C'est mon frère tout de même, je ne me sentais pas de le rejeter à la rue, affamé, comme une bête traquée. C'est mon petit frère, il a deux ans de moins que moi. Je l'ai toujours protégé.

**Henriette** - Vous voyez où ça vous même. (*Grognement de Charles.*) ... Taisez-vous ! Vous entendez ? Je crois que c'est le Monsieur, là, qui se réveille.

**Huguette** (*reniflant*) - Vous savez qui sait...

**Henriette** - Pas plus que vous. Il était déjà là quand on nous a amenés. Il a l'air drôlement amoché.

**Huguette** - Ohé, Monsieur, Monsieur! Réveillez-vous. Ils sont partis.

**Henriette** (*à elle-même*) - Et mon Maurice qui dort comme un sonneur.

*Noir*

### Scène 3

**Charles** (*tendant de se redresser*) - Qu'est-ce que vous dites?

**Henriette** - Ils sont partis depuis bientôt deux heures, et on n'entend plus de bruit.

**Charles** (*découvrant Maurice*) - Il est mort?

**Huguette** (*se signant*) - Doux Jésus, non. C'est mon mari. Je lui est donné un somnifère pour qu'il se repose un peu.

**Charles** (*irrité*) - Vous croyez que c'est le moment de se reposer, il faut se tirer avant qu'ils ne rappliquent.

**Huguette** - Mais on ne peut pas s'échapper. Et puis s'ils découvrent en arrivant que nous avons essayé de nous enfuir...

**Charles** - Ces hommes ne sont pas des hommes. Ce sont des bêtes enragées. Il vaut mieux tout tenter pour fuir, croyez-moi. (*Il se redresse, brandit à deux mains le banc et le projette sur le sol, le brisant en libérant la chaîne qui le retenait à lui.*) Réveiller votre mari pendant que je libère la jeune fille. Dépêchez-vous.

**Huguette** (*secouant Maurice*) - Réveille-toi. Le bandit va s'échapper. On va nous accuser de l'avoir aidé.

**Charles** (*alors qu'il libère Huguette*) - C'est de moi que vous parlez ?

**Huguette** - Monsieur, nous sommes un couple d'honnêtes commerçants. Nous n'avons rien à nous reprocher; On nous a dit d'attendre là et je ne crois pas que c'est en désobéissant que nous améliorerons notre sort.

**Henriette** (*s'adressant à Charles*) - Monsieur, vous ne pouvez pas partir comme ça il faut vous soigner avant, On ne distingue plus les traits de votre visage, et puis vos habits sont en loques. On va se faire repérer tout de suite. Et puis, on a des menottes.

**Charles** - N'écoutez pas cette vieille dondon, on va réussir à trouver quelque part où se planquer. (*S'adressant à Huguette.*) C'est bien vu, vous voulez rester ici ?

**Huguette** - Monsieur, je pense que nous n'avons plus rien à nous dire. Et vous, ma petite, vous feriez bien de ne pas le suivre. Protéger un frère peut s'excuser. Mais on imagine ce qui a valu tous ces coups à cet individu.

**Charles** (*s'adressant à Huguette*) - Et ce n'est pas à vous que je le raconterai. (*Il brise la chaîne retenant les armes dans le râtelier avec un morceau du banc.*)

**Huguette** - Vous êtes fou. Qu'est-ce que vous avez fait ? Qu'est-ce qu'ils vont dire maintenant ?

**Charles** (*s'adressant à Huguette*) - Arrêtez de geindre ! On n'entend que vous ! (*A Henriette détachée de la table.*) Bon, on y va.

*Ils sortent.*

**Maurice** (*s'étirant*) - Ah! J'ai bien dormi.

**Huguette** - Mon pauvre Maurice. Tu es pitoyable. Ta femme manque de se faire trucidé par un sauvage et toi tu roupilles. Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon dieu ?

**Maurice** (*baillant*) - Qu'est-ce que tu racontes ?

**Huguette** - Ce que je raconte ? Ce que je raconte, c'est qu'on est enfermés, ligotés à un banc, complices peut-être de deux terroristes. Que le mourrant a ressuscité, qu'il a tout détruit et qu'il s'est enfuit avec un fusil et la petite sainte n'y touche. Et que si les autres rappliquent on est dans de beaux draps. Et que pendant tout ce temps là celui qui m'a juré fidélité et protection ronfle! Voilà ce que je raconte.

**Maurice** - Ils sont partis ? Quand ? Et pourquoi ne m'as-tu pas réveillé?

**Huguette** - Mais ça fait un quart d'heure que j'essaye de te réveiller.

*Noir*

## Acte 2

### Scène 1

*Une cave éclairée par un soupirail, c'est l'aube. Un clocher sonne six heures. Entrent Charles, un fusil dans les mains Henriette devant lui.*

**Charles** - Tiens, assied-toi là sur cette caisse. On va pouvoir rester ici quelqu'un temps. Vu la poussière et le désordre personne ne doit venir dans cette cave.

**Henriette** - Mais, Monsieur, vous êtes sûrs qu'ils ne viendront pas ? On va mourir de faim. (*Tendant*

*ses mains attachées.) Et puis, ces menottes! C'est pas possible, il faut qu'on sorte !*

**Charles** - Tu as eu une épingle à cheveux.

**Henriette** - Oui tenez. Pourquoi, qu'est-ce que vous voulez faire?

*Charles défait ses menottes et les siennes.*

**Henriette** - Ah ben, vous, alors !

**Charles** - Je fais faire un tour dehors avant que le jour ne se lève. Je trouverais bien de quoi bouffer pour quelques jours Tu vas attendre là, sagement. D'accord ?

**Henriette** - Laissez-moi vous soigner avant. J'ai vu un robinet dans la cour, là.

**Charles** - Si tu y tiens, je veux bien. Ah les ordures, qu'est-ce qu'ils m'ont mis dans la gueule ! Bon, reste là, je vais chercher un peu d'eau. Je reviens.

**Henriette** - (*elle regarde autour d'elle, découvre un livre et lit à haute voix un poème*)

Horloge! Dieu sinistre, effrayant, impassible,  
Dont le doigt nous menace et nous dit: "Souviens-toi!  
Les vibrantes Douleurs dans ton coeur plein d'effroi  
Se planteront bientôt comme dans une cible;

Le Plaisir vaporeux fuira vers l'horizon  
Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse;  
Chaque instant te dévore un morceau du délice  
A chaque homme accordé pour toute sa saison.

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde  
Chuchote: Souviens-toi! - Rapide, avec sa voix  
D'insecte, Maintenant dit: Je suis Autrefois,  
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde!

*Remember! Souviens-toi! Prodiges! Esto memor!*  
(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)  
Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues  
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or!

Souviens-toi que le Temps est un joueur avide  
Qui gagne sans tricher, à tout coup! C'est la loi.  
Le jour décroît; la nuit augmente; souviens-toi!  
Le gouffre a toujours soif; la clepsydre se vide.

Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,  
Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,  
Où le Repentir même (oh! la dernière auberge!),  
Où tout te dira Meurs, vieux lâche! Il est trop tard!"

Charles Baudelaire

**Charles** (*entrant un broc à la main*) - Tu parles toute seule, toi?

**Henriette** - Non, j'ai trouvé un livre. Des poèmes. J'en lisais un. C'est beau, ça parle du temps qui nous reste.

**Charles** - Ah, les gonzesses ! Et bien, vu le temps qui nous reste, tu ferais mieux de l'occuper à autre chose ! Je ne sais pas où ils sont passés tous, là, dehors. On dirait que tout le monde est parti.

**Henriette** - Venez vous asseoir là à la lumière que je vous soigne. *(Elle déchire une manche de son chemisier, la trempe dans l'eau et commence à nettoyer son visage.)* Vous savez, je ne sais pas ce qu'ils me veulent. J'ai aidé mon frère en fuite, mais je ne sais pas si c'est pour ça.

**Charles** - Je sais. J'ai écouté ton histoire toute à l'heure quand tu parlais avec Miss Pieds de veau. Jolie version.

**Henriette** *(qui découvre le visage de Charles)* - Mais c'est vous, je vous reconnais. C'est vous qui étiez avec mon frère quand il est venu se réfugier chez moi. Il m'a parlé de vous. Il vous admire tellement. Charles, vous vous appeler Charles, n'est-ce pas ? Vous l'avez revu ? Où est-il ? Il va bien ? Il ne s'est pas fait prendre ?

**Charles** - Tu poses trop de question, ma petite.

**Henriette** - Je veux savoir pour Albert. Je serai forte.

**Charles** - Bon, je vais te dire mais je ne veux plus de question après. Et pas de pleurnicheries.

**Henriette** *(retenant ses larmes)* - D'accord, je vous le promets.

**Charles** - Il est venu me rejoindre hier dans une planque, un point de repli qu'on avait au cas où ça tournerait mal. Il a commencé d'expliquer pour ton père. Mais il avait du être repéré et suivi. A peine il était arrivé qu'ils ont débarqué. Il les a insulté, a voulu se défendre en sortant une arme. Ils l'ont abattu comme un chien. C'était de la folie. Un contre dix, on n'avait aucune chance. Je me suis rendu sans résistance. Après, ils m'ont cuisiné. Voilà, c'est tout.

**Henriette** - Et il a souffert ?

**Charles** - J'ai dis plus de question.

*Noir*

## **.Scène 2**

*La cave, le clocher sonne sept heures.*

**Henriette** - Pourquoi vous ont-ils fait subir tout ça ? Les coups.

**Charles** - Pour se soulager du mal que je leur ai fait.

**Henriette** - Quel mal ?

**Charles** - On est en guerre depuis quatre ans et on dirait que tu découvres le mal. Mais le mal, ma petite, il est partout, derrière chaque porte, couvert de ce qu'ils appellent leurs bons sentiments. Ton frère ne t'a pas dit. Il était encore plus enragé que moi. Comme s'il avait voulu expier d'avoir tourné sa veste ! Je l'ai vu faire des trucs que je n'aurai jamais imaginé possible même dans les pires cauchemars.

**Henriette** - Ne parlez pas comme ça de mon frère, c'est quelqu'un de bien. Il était désespéré, c'est tout, il avait peur.

**Charles** - Peur pour avoir trahi les siens ? Non, c'est ce qu'il a voulu te faire gober. La vérité, c'est qu'il avait peur d'avoir à répondre de ses actes. Ou bien pire, c'est qu'il essayait de se convaincre qu'il n'avait rien fait, que tout cela n'avait pas existé. Moi, ce que j'ai fait, j'en suis fier. Ma cause est juste parce qu'elle n'a qu'un but : tirer ma peau de ce merdier. Il n'y a aucun pardon à espérer.

**Henriette** - Vous ne pouvez pas dire des choses pareilles.

**Charles** - Ouvre les yeux, bon sang ! On est coincé dans cette cave. S'ils nous rattrapent, ils nous tuent. En protégeant ton frère, tu as choisis ton camp, que tu le veuilles ou non. Pour eux on est la vermine à éradiquer de la planète. En fin de compte, tu avais peut-être raison tout à l'heure. *(Il va chercher le livre et le jette à ses pieds.)* Plaide la folie, apprends des poèmes !

*On entend le miaulement d'un chat.*

**Henriette** - Vous avez entendu, là. Minou, minou, viens! ... Minou. *(Riant.)* En sortant du magasin un jour, j'ai entendu un monsieur dire "Si je préfère les chats aux chiens, c'est parce qu'il n'y a pas de chat policier."

**Charles** - Ne fais pas de bruit, bouge pas!

*Il sort.*

*Feulements du chat. Bruit sourd. Silence.*

**Charles** - *(qui revient)* Sale bête, il m'a griffer les mains.

**Henriette** - Le chat ? Vous avez voulu l'attraper ?

**Charles** *(rigolant)* - En tout cas, il ne se laissera plus prendre, ça fait un greffier de moins.

**Henriette** - Pourquoi ? Vous l'avez tué ? Vous êtes cruel. Il ne faisait de mal à personne. Vous trouvez qu'il n'y a pas assez d'horreurs en ce moment.

**Charles** - Arrête tes sensibleries. On est dans la merde, là. Si un gamin entend le chat, il peut vouloir venir voir jusqu'ici, nous découvrir et aller nous balancer. Tu préfères que je tue un gosse, c'est ça.

**Henriette** *(horrifiée)* - Qu'est-ce que vous racontez ? Comment mon frère a pu fréquenter un être tel que vous ? Vous êtes fou ! Vous êtes un monstre. *(Henriette veut s'enfuir.)*

**Charles** *(qui la rattrape)* - Où tu vas, là ? Tu crois que je vais te laisser partir ? Tu te souviens de ce que tu m'as dit, il n'y a pas une heure. Tu connais mon nom. Tu l'as dit toi-même, ton frère t'a parlé de moi.

**Henriette** - Mais il ne m'a dit que votre prénom, que vous étiez son chef, que vous lui montriez le chemin, comme un vrai père, c'est tout. Je vous jure que c'est tout.

*On entend une clameur, des cris de joie, de liesse populaire "Vive la liberté".*

**Charles** - C'est tout ? *(Il part dans un grand rire.)* Ah ah ah ah ! C'est tout ! Non, mais dites moi que je rêve. Remercie ton frère, à cause de lui je vais te tuer mais en sa mémoire ce sera sans te faire

souffrir.

**Henriette** (*à genoux, implorante*) - Mais pourquoi, pourquoi ?

**Charles** - Parce que je n'en connais qu'un à s'appeler Charles et à être chef de la milice.

**Fin**

# *Le labyrinthe*

*Sylvie SEGUIN*

*Une mère  
Sa fille : Ariane  
Dédale  
Son fils : Icare*

## ACTE I

### Scène 1

*Une mère et sa fille, Ariane, sont dans une grotte. L'orage gronde.*

**La mère** - Quel orage ! Brrr ! Je suis trempée.

**Ariane** - Heureusement, nous avons trouvé cette grotte. Nous ne sommes, d'ailleurs, pas les premières à nous réfugier ici. Regarde, il y a un reste de feu et des caisses.

**La mère** - Oui, c'est un peu le dépotoir.

**Ariane** - 1, 2, 3...

**La mère** - Qu'est-ce que tu comptes ?

**Ariane** - Le temps entre l'éclair et le tonnerre pour savoir si l'orage s'éloigne ou se rapproche. Tu multiplies le chiffre par 3, à peu près équivalent en rapport avec la vitesse du son. 1,2... : 6 kms, il se rapproche.

**La mère** - Je suis bien contente de ne pas être sous les arbres.

**Ariane** (*fouillant dans les caisses*) - C'est une véritable brocante cette grotte, des flacons de parfum vides, une poupée sans membres, ah ! Un stylo...cassé (*Elle le jette.*), une pelote de ficelle, ça peut servir (*La met dans sa poche.*), une éponge...Aie ! Il est juste au-dessus, je n'ai même pas eu le temps de compter jusqu'à 1. Il y a même une vieille comtoise, presque identique à celle de la tante Naucrate, enfin un reste...

**La mère** - Ecoute ! Q'est-ce que c'est .... Mon Dieu ! Attention ! Elle attrape sa fille et se plaquent contre la cloison au fond, les deux mains sur les oreilles, elles hurlent : Ah ! Ah !

**La mère** - Toussant. Tu n'as rien ? Ca va ?

**Ariane** - Ca va. Oh ! la la ! Quelle poussière ! Je n'y vois rien. Maman, tout est bouché

**La mère** - Au secours ! Au secours !

**Ariane** - Enfin tais-toi, ç a ne sert à rien. Aides-moi plutôt à bouger ces blocs de pierre.

**La mère et Ariane** - Ho Hisse !

**Ariane** - Qu'allons nous faire ? Si Simon ne me voit pas arriver, il donnera l'alerte.

**La mère** - Il pensera surtout que tu lui as posé un lapin. Comment allons-nous sortir de là ?

## Scène 2

*Deux heures après...*

**La mère** - Cesse de tourner en rond, tu m'agaces. Et puis, éteins cette lampe, nous en aurons besoin cette nuit et peut-être les suivantes...

**Ariane** - Si tu as décidé de moisir ici, moi pas. Tu as vu cette cloison, on dirait qu'elle est construite...

**La mère** - Le soleil se couche. Il ne passe plus dans les interstices laissés par l'éboulis.

**Ariane** - La cloison, là, lorsque j'appuie, j'ai l'impression qu'elle bouge. Oui je sens une vibration. Viens voir.

**La mère** (*qui était assise sur son sac à dos, se lève et appuie*) - Bizarre ! Tu as raison. Attends, appuyons du même côté. Oh ! Elle bascule, Attention ! Ah ! !!! Je glisse (*Elles tombent dans le vide des coulisses.*)

**Ariane** - Maman !!!!!

## ACTE II

### Scène 1

*Il fait noir. Elles avancent à tâtons dans une sorte de couloir, la lampe électrique à la main.*

**La mère** - C'est un vrai labyrinthe ici. Je n'en peux plus de marcher le long de ces couloirs. Ca pue !

**Ariane** - Cesse de geindre, garde ton souffle. On reconnaît bien la sportive !

**La mère** - Ah ! S'il te plait ...Ce n'est pas possible, je fais un cauchemar. Nous prenons une semaine de vacances en Grèce pour profiter du soleil, avec un programme bien sympathique : bain de mer, petites randonnées pour garder la forme et voilà, c'est l'enfer.

**Ariane** - Qui a eu l'idée de s'abriter dans une grotte ?

**La mère** - Vu les dégâts occasionnés par l'orage, c'est peut-être le moindre mal. J'ignorais complètement qu'il existait des constructions souterraines, dans ce coin.

**Ariane** - Pourquoi, tu es déjà venue ?

**La mère** - Oui, chez ma tante, lorsque j'avais une dizaine d'années. Je me demande où nous allons arriver, si on arrive...

**Ariane** - Chut ! Ecoute, j'entends des voix.

**La mère** - Je n'entends rien. Eh ! bien j'ai la réponse nous arrivons à Dorémi !

**Ariane** - Où ça ?

**La mère** - Dorémi. Jeanne d'Arc.

**Ariane** - Oh ! Non, tu crois que c'est le moment de faire de l'humour...

**La mère** - Chut ! J'ai entendu aussi. Il y a quelqu'un ? Hou hou !

## Scène 2

*Deux hommes apparaissent, habillés de tuniques blanches et chaussés de sandales, surpris.*

**La mère** (*s'avançant vers eux la main tendue*) - Bonjour ! Ma fille Ariane et moi sommes perdues, pouvez-vous nous indiquer la sortie s'il vous plaît ?

**L'homme le plus âgé** - Ariane ? Tu entends Icare, Ariane.

**Icare** - Oui père. (*Se tournant vers Ariane.*) Je ne te reconnais pas dans cet accoutrement. Et Thésée où est-il ?

**Ariane** - Comment ça morte ? Je ne vous connais pas. Enfin si, Mais... C'est une plaisanterie, un bal déguisé. Maman ?

**La mère** (*qui glousse de rire*) - Jeanne d'Arc, Icare, Thésée, Ariane Ah ! ah ! (*Se tournant vers l'homme le plus âgé.*) Vous êtes Dédale peut-être ?

**Dédale** - Oui Madame, lui-même. Mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Que faites-vous en ce lieu sacré et dangereux ?

**La mère** - Dangereux ? Non, vous n'oserez pas me dire que nous risquons de rencontrer le Minotaure ?

**Dédale** - Non madame, ne savez-vous pas que le Minotaure a été tué par Thésée ? Le plus dangereux est ce labyrinthe.

**Ariane** - Bon cessons de rire. Si vous êtes entrés, nous pouvons sortir. Enfin je me comprends. Vous seriez donc aimables de bien vouloir nous expliquer.

**Dédale** - Malheureusement Mademoiselle Ariane, la complexité de cet ensemble de galeries est telle que moi-même qui l'ai conçu, n'en ai pas la possibilité.

**Ariane** - Attendez...Depuis combien de temps êtes-vous dans ce labyrinthe ?

**Dédale** - Cela fait une semaine que nous y sommes enfermés. Le seul moyen possible auquel j'avais pensé pour en sortir, c'est à vous que je l'ai transmis, mademoiselle, mais comme vous êtes vous-même ici, il est impossible de s'en servir.

**Ariane** - Mais enfin dans quelle époque sommes-nous ?

**Dédale** - Sous le règne du roi Minos...

**La mère** - Mais cela veut dire, au moins 40 ans avant Jésus Christ !

**Dédale** - Jésus Christ ?

**Ariane** - Enfin Maman, ils ne peuvent pas connaître. Je commence à croire que nous avons réellement basculé dans le temps. Dédale, êtes-vous vraiment l'architecte qui a construit ce labyrinthe dans lequel nous errons ?

**Dédale** - Bien sûr. Je l'ai imaginé sur l'ordre du roi Minos qui voulait construire un endroit sûr dans lequel enfermer la monstrueuse créature née des amours de la reine Pasiphée et d'un taureau.

**Ariane** - Vous nous avez dit que cette créature était morte n'est-ce pas ? Bon c'est déjà une chose. Maintenant, si vous l'avez imaginé, vous savez où se trouve la sortie.

**Dédale** - Non...

**La mère** - Enfin Ariane, tu n'as pas appris l'histoire de ce mythe. La complexité de ce labyrinthe est telle que l'architecte lui-même ne peut en sortir. En philosophie, il représente l'homme obscur à lui-même qui se perd en essayant de se connaître. Quand on réfléchit à son évolution au fil du temps, il n'est pas prêt de s'en sortir.

**Ariane** - Ce n'est peut être pas le moment de philosopher. Si je me souviens bien, il y a dans l'histoire Icare qui vole et qui se brûle les ailes...

**Icare** (*resté un peu à l'écart de la conversation*) - Que dites-vous sur moi ? Quelles ailes ? Père, ne pouvons-nous laisser ces étranges créatures et continuer notre chemin ?

**Dédale** - Apparemment mon fils, nous sommes d'étranges créatures pour elles aussi. Met un peu d'eau dans ton vin. Une attitude prétentieuse n'a jamais résolu les problèmes. L'union fait la force et si le destin les a mises sur notre chemin c'est qu'il y a une raison.

**Ariane** - J'y pense. Dans la grotte, j'ai trouvé une bobine de fil que j'ai mis dans ma poche. Regardez ! Pourrait-elle être tout de même utile ?

**Dédale** - Hum ! Hum !

**Ariane** - Rassemblons nos idées. Nous savons ma mère et moi que le seul moyen de s'échapper serait la voix des airs.

**Dédale** - Bien sûr ! J'y avais déjà pensé puisque j'ai inventé une voile qui prenant le vent nous fait avancer. Dans ce cas, elle pourrait aussi nous faire voler. Mais il faut d'abord trouver la pièce ouverte sur le ciel et c'est ce que nous cherchions avant de vous rencontrer.

**Icare** - Chemin que nous allons reprendre de suite. Adieu !

**Ariane** - Attendez ! Etes-vous sûrs de la trouver ?

**Dédale** - Je suis certain de ne pas être loin. Le problème est que nos forces déclinent et qu'il faut essayer toutes les ouvertures qui lorsqu'elles s'avèrent être une impasse nous obligent à revenir sur nos pas. Et c'est là que le bât blesse, car en revenant, nous nous trompons au moins une fois sur deux et le temps passe.

**Ariane** - Et si nous nous partageons. Deux restent ici avec un bout de ficelle et deux autres explorent les galeries avec la pelote en mains ?

**Icare** - N'importe quoi !

**La mère** - Impossible ! On ne peut pas changer le cours de l'histoire et seuls eux s'envolent alors que feront nous ?

**Ariane** - Je pars avec Dédale et tu restes avec Icare...

**La mère** - Ah ! Non ! Je ne reste pas avec ce prétentieux, imbu de sa personne et qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez...et puis il est de ton âge, moi je n'ai rien à lui dire.

**Ariane** - Bravo ! Dis que les jeunes sont idiots. Merci pour moi ! E toi avec tes airs de mère supérieure...

**Dédale** - Du calme. Je propose que Madame vienne avec moi. Icare et Ariane nous attendent et nous permettent de revenir sans nous égarer.

### Scène 3

*Icare et Ariane attendent.*

**Ariane** - Tu n'es pas très bavard.

**Icare** - C'est que je ne suis pas du même monde que vous.

**Ariane** - Justement partageons nos connaissances pour éviter de faire les mêmes erreurs.

**Icare** - Quelles erreurs ! Parlez pour vous, en ce qui me concerne j'estime être dans le droit chemin.

**Ariane** - Ah ! ah ! Une spirale un droit chemin, vous voulez rire !

**Icare** - Si vous faites allusion à ces demi tours incessants, la faute en incombe à mon père. C'est lui, alors qu'il devrait montrer l'exemple, qui est incapable de nous sortir de cet état d'enfermement.

**Ariane** - C'est votre père, vous devriez être respectueux envers lui, d'autant que selon l'histoire, il est de votre intérêt de lui obéir.

**Icare** - Pourquoi cela, alors que vous-même, vous comportez très mal avec votre mère.

**Ariane** - C'est vrai qu'à l'époque dans laquelle je vis, les jeunes parlent à leurs parents comme avec leurs copains mais je la respecte. Je n'écoute pas toujours ses conseils non plus ...mais ma vie n'est pas en danger.

**Icare** - Qu'est-ce que vous en savez ? Vous vous croyez supérieure parce que vous connaissez, apparemment notre histoire, mais la vôtre y ressemble étrangement. Vous êtes perdue et votre vie ne tient qu'à un fil.

**Ariane** - Mais je ne suis pas encore morte alors que vous, dans peu de temps, vous le serez si vous restez sur vos positions.

**Icare** - Et alors ! Vous aussi vous mourrez. La mort est une partie intégrante de la vie d'un être humain. Je sais maintenant que ma mort sera connue des milliers d'années après alors que la vôtre restera obscure, inconnue, vous serez à jamais dans votre condition d'être humain, c'est-à-dire poussière.

**Ariane** - Qui croyez vous être ? Un Dieu ? Non. Vous n'êtes qu'un symbole, celui de l'absurdité.

**Icare** - Qu'y a-t-il d'absurde à vouloir s'élever au-dessus de sa condition ?

**Ariane** - C'est de se trouver un beau jour face à soi dans un miroir et de n'y voir que le reflet d'un homme. L'humilité, ce mot vous dit quelque chose ?

**Icare** - Non mais j'en perçois le sens. Vous qui avez pu profiter de notre expérience, il semble que vous êtes bien moralisatrice à mon encontre.

*Dédale et la Mère d'Ariane reviennent.*

**La mère** - Se jetant dans les bras de sa fille Ariane, nous avons trouvé la galerie ouverte sur le ciel, elle n'est pas loin ! Mais tu en fait une tête, que se passe-t-il ?

**Ariane** - Rien ... Rien...

**Dédale** - Mon fils, nous allons pouvoir sortir de cet enfer et retrouver la lumière. En route ! Qu'as-tu ?

**Icare** - Rien ... Je vais seulement vers ma perte, c'est tout ...

## ACTE III

### Scène 1

*Dans la galerie ouverte.*

**Ariane** - Que cela fait du bien de sentir l'air et de voir le soleil.

**La mère** - Oui mais les murs sont si élevés que je me demande comment nous allons pouvoir nous évader.

**Dédale** - Encore une fois le fil va nous servir. N'est-ce pas Madame qui m'avait expliqué que dans un « dédale », il fallait un fil conducteur ?

**Ariane** - Ah ! Ah ! Extra ! Votre intelligence est célèbre, nous pourrions y ajouter l'humour. Vous en léguer un peu à votre fils ...

**La mère** - Ariane ! Quelle outrecuidance !

**Dédale** - Ce n'est rien. Nous allons Icare et moi chercher quelques débris de bois sur lesquels nous coudons le tissu de nos habits pour fabriquer une voile.

**Ariane** - Mais ce n'est pas ainsi que vous volerez. Le vent ne s'engouffre pas jusqu'à nous. Et puis la légende veut que vous confectionniez des ailes.

**La mère** - Oui mais il a besoin de plumes et de cire pour les coller sur le support.

**Icare** - De la cire, je sais où il y en a. Dans la salle où était enfermé le Minotaure.

**Dédale** - Je crois que je saurai y retourner. Mais les plumes ?

**Ariane** - Peut-être qu'un oiseau viendra se poser. On peut toujours rêver !

## Scène 2

*Icare et Dédale sortent.*

**La mère** - Eh ! bien ma fille, ne te décourage pas, nous allons nous en sortir !

**Ariane** - Comment ! En volant ?

**La mère** - S'ils arrivent à le faire pourquoi pas nous ? Ce qui me tracasse c'est de revenir au temps présent.

**Ariane** - Mais c'est le temps présent.

**La mère** - Non, A mon avis nous sommes dans une spirale, un espace temps qui s'est ouvert lorsque la cloison a basculé.

**Ariane** - Et comment tu remontes cet espace temps ? En rebroussant chemin ? Ne vois-tu pas que nous sommes au point de non retour ?

**La mère** - Nous sommes en vie ...

**Ariane** - Je sais « tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir »...

**La mère** - Ne sois pas acerbe. Réfléchis, si nous nous envolons, où irons-nous. Ce temps là n'est pas le nôtre. Il faut revenir sur nos pas, au moins ceux que nous permettent le fil et attendre les secours qui arriveront.

**Ariane** - Pas d'accord. Je veux prendre mon destin en main et non attendre. Si je peux voler, je le ferais. Fais une prière pour qu'un oiseau se laisse emprisonner par ses murs.

### Scène 3

*Icare et Dédale reviennent avec des bougies.*

**Dédale** - Voilà des bougies et nous avons apporté des silex pour faire un feu et fondre la cire.

**Icare** - Mais nous n'avons toujours pas de plumes.

**Dédale** - Commençons par construire l'armature des ailes à l'aide des morceaux de bois et de la ficelle.

*Ils s'installent en cercle au sol et chacun façonne ses ailes. Le silence s'installe.*

**La mère** - Regardez ! Les oiseaux qui passent au-dessus de notre tête.

**Icare** - Père, avant les ailes, il faudrait, avec le bois construire un arc et des flèches.

**Dédale** - Les flèches n'atteindront jamais les oiseaux, ils volent trop haut.

**Ariane** - Ah ça ! Appelons Guillaume Tell

**Icare et Dédale** - Qui ?

**Ariane** - Vous ne connaissez pas, c'est un petit Suisse expert en tir à l'arc et qui a fait un triomphe en faisant mouche sur la pomme posée sur la tête de son fils. Ecoutez ! J'ai entendu...

**La mère** - Non pas encore des voix...

**Ariane** - Chut ! On dirait un miaulement de chat...

**La mère** - Tu veux rire ! Ils n'existaient pas à l'époque...

**Ariane** - Bien sûr que si, les égyptiens l'avaient sacralisé et de plus, on a découvert des ossements de chat, apparemment domestiqué, dans une sépulture chypriote datant de près de 7000 ans avant Jésus Christ, alors...

**Dédale** - Cet animal se mange ?

**La mère** - Non enfin oui pourquoi pas.

**Ariane** - Chut ! Maman ! Minou Minou..... Je vais voir. *(Elle sort et revient en courant.)* Incroyable ! Je n'ai pas pu l'attraper mais il a tué un oiseau et a laissé un tas de plumes.

**En Chœur** - Des plumes ?

## ACTE IV

### Scène 1

*Icare et Dédale ont des ailes sur le dos.*

**Ariane** - Père, j'ai hâte de pouvoir essayer ces ailes. Tu es sûr qu'elles vont fonctionner ?

**Dédale** - Oui. Elles semblent équilibrées à notre poids et à notre taille. Il faudra beaucoup d'énergie pour prendre notre envol mais une fois sortis de l'enceinte des murs, les courants d'air nous porteront.

**Icare** - A moi la liberté !

**Ariane** - N'oublies pas Icare, sois un peu modeste sinon tu seras libre, effectivement mais pas dans la vie, dans la mort. Ce n'est pas la hauteur de vue qui est importante mais davantage la ligne d'horizon, celle d'où se lève le soleil et où il se couche. Le zénith est inaccessible à l'homme. La seule lumière qu'il puisse atteindre, s'il y parvient est celle qui se trouve à l'intérieur de lui-même...

**Icare** - Bon cessons tous ces bavardages stériles...

**Dédale** - Icare, cela suffit ! Ariane a raison sur bien des points et l'expérience du labyrinthe aurait dû t'enrichir. Je te donne un dernier conseil, ne vole pas trop haut, les rayons du soleil pourraient faire fondre la cire et décoller, ainsi, les plumes qui te servent à voler. *(Se tournant vers Ariane et sa mère.)* J'aime beaucoup ce que vous faites pour nous, cela dénote un tel esprit de dénégalion. Je ne pourrai jamais vous remercier même si je sais, à présent, que l'histoire est incertaine pour mon fils. Je le suivrai de toute façon. Puisse notre expérience apporter la sagesse dans l'avenir.

**La mère** - Je pense sincèrement que nos chemins se séparent ici et que dès que vous aurez pris votre envol, nous retrouverons notre place dans les lieux qui sont ceux de notre vie. Adieu !

**Ariane** - Je ne vous oublierai jamais. Je vais acheter tous les livres qui racontent votre histoire et me plonger dedans. J'espère une chose c'est que maman a raison ... *(Elle pleure.)* et que nous serons secourus. J'ai peur.

**Icare** - Bon ! On y va ? Adieu !

**Dédale** - Adieu ! Bonne chance !

**La Mère et Ariane** - Au revoir !

### Scène 2

*Dans la grotte.*

**La mère** - Ariane ! Réveilles-toi ! On nous appelle ! Hou ! Hou ! Nous sommes là !

**Ariane** - Quoi ! Où sommes-nous ?

**La mère** - Tu t'es endormie. Nous sommes enfermées dans la grotte depuis 4 heures, mais ça y est, Simon a du donner l'alerte, les secours sont là.

**Ariane** - Mais Dédale et Icare ont-ils réussis à s'envoler ?

**La mère** - Qui ?

**Ariane** - Nous n'avons pas fait basculé la cloison ?

**La mère** - Quelle cloison ?

**Ariane** - Celle qui donne dans le labyrinthe.

**La mère** - Je ne comprends absolument rien à ce que tu dis.

**Ariane** - Alors j'ai tout rêvé. Ce doit être ce que l'on appelle « l'effondrement de l'espace » qui crée des rêves étranges au cours desquels les évènements et les lieux semblent se fondre les uns dans les autres sans rime ni raison.

**La mère** - Il est vrai que certains rêves nous aspirent dans une ascension en spirale jusqu'à l'inconscience et dont la lumière projette sur notre esprit une clarté précieuse.

**Ariane** - Maman, je t'aime.

**La mère** - Moi aussi ma fille, très fort.

**Fin**

# ***Notre heure n'est pas encore arrivée !***

**Marie ZIMMER**

**Personnages** : Vincent Van Gogh, Hercule, Mariette, Jeanne d'Arc.

*Un mur assez haut sépare les personnages. Les deux hommes sont d'un côté, les deux femmes de l'autre. Ils peuvent s'entendre, mais ne peuvent se voir.*

*Dans un coin, une horloge. C'est l'horloge de la vie, qui sonne, résonne et annonce les événements importants, les naissances, les morts, une horloge qui parfois tombe en panne ou se dérègle. Régulièrement aussi, par la décision des hommes, accélère le temps ou le rétrécit.*

*Comme par exemple ce dimanche 30 mars 2008. Deux heures du matin. L'horloge sonne deux coups. Passage de l'heure d'hiver à l'heure d'été. Une heure s'envole on ne sait où. Il n'est pas deux heures, en réalité il est trois heures.*

*Et le temps joue pour eux. Eux ce sont ces deux hommes et ces deux femmes qui se retrouvent dans un « espace temps » inconnu, cette fameuse heure perdue, alors qu'ils étaient aux portes de la mort...*

*Jeanne d'Arc était sur le bûcher qui commençait à s'enflammer.*

*Van Gogh était sur le point de se suicider.*

*Mariette allait se faire couper la tête.*

*Hercule allait enfiler la tunique empoisonnée qui causa sa perte.*

**Jeanne d'Arc** - Eh bien j'ai eu chaud ! Je ne sais pas où je suis, mais c'est toujours mieux que là où j'étais !

**Mariette** - Et moi donc ! J'étais à deux doigts de me faire couper la tête !

**Jeanne d'Arc** - Oui enfin, pas la peine de se réjouir ! C'est reculer pour mieux sauter !

**Mariette** - Ah bon ? Pourquoi vous dites cela ?

**Jeanne d'Arc** - J'entends des voix et les nouvelles ne sont pas rassurantes !

**Hercule** - Eh oh ! Eh oh de l'autre côté du mur ! Vous nous entendez ?

**Van Gogh** - Pour t'entendre, faudrait déjà qu'elles se taisent ! De vraies pipelettes !

**Mariette** - Sachez monsieur que vous parlez à Mariette ! Reine de France !

**Van Gogh** - Ex !...

**Mariette** - Pardon ?

**Van Gogh** - Ex reine de France ! Il me semble que ça chauffait plutôt pour vous il y a quelques minutes avant votre arrivée ici !

**Jeanne d'Arc** - C'est plutôt pour moi que ça chauffait !

**Hercule** - Quelqu'un peut m'expliquer ce que nous faisons là, au pied de ce mur ?

**Van Gogh** - On attend notre heure !

**Hercule** - On attend notre heure ? Quelle heure ? Je n'ai pas l'intention de moisir ici et de perdre mon temps ! Je suis en plein travaux !

**Van Gogh** - Laisse moi rire Hercule ! Toi et tes travaux ! Peux-tu au moins une fois essayer de réfléchir et laisser tes biscoteaux au repos ? L'heure est grave parce qu'elle est irremplaçable, unique et qu'elle va passer à la vitesse de l'éclair. Quand l'horloge sonnera les trois coups, comme au théâtre, c'en sera fini de nous ! Nous retrouverons notre vie. Du moins là où nous en étions c'est plutôt notre mort qui sera au rendez-vous.

**Mariette** - Monsieur Van Gogh, vous êtes un triste sire ! Sans avenir. Et je préfère croire en ma bonne étoile qu'en vos sinistres propos. Rien n'est écrit d'avance ! L'Histoire suit son cours mais parfois le cours des choses prend une autre direction et nous surprend. J'aime à penser que la vie peut nous offrir une seconde chance.

**Van Gogh** - Mais oui Majesté, pensez ce que vous voulez ! C'est le privilège des nantis dont vous faites partie. Ceux qui croient que tout leur appartient, même leur destin ! Je crois moi au contraire que tout est écrit d'avance et l'Histoire nous rattrape avant même que nous ayons tenté de lui échapper.

**Hercule** - Moi c'est votre discussion qui m'échappe ! Pourriez pas être plus clairs ? Et d'abord ce mur qui nous sépare, si nous tentions de l'abattre ? Je sens que j'ai besoin de me dégourdir les muscles. Et puis j'avoue... j'aimerais conter fleurette à Jeannette ! Pardon, je voulais dire à Jeanne d'Arc.

**Jeanne d'Arc** - J'ai bouté les Anglais hors de France, je ne recule devant rien.

**Hercule** - Ca tombe bien !

**Jeanne d'Arc** - Monsieur Van Gogh, j'ai beau ne pas avoir froid aux yeux, vos propos me font froid dans le dos. J'ai échappé au bûcher je ne sais par quel miracle et je ne tiens pas à remettre les pieds dans cette fournaise. Nulle envie de mourir ! J'ai encore tellement de belles choses à vivre !

**Hercule** - Mais tu ne vas pas mourir ma puce ! Hercule est là !

**Van Gogh** (*en riant*) - Ma puce ? Tu devrais dire ma pucelle ! Je ne veux pas jouer les oiseaux de mauvais augure, mais nous allons mourir... tous les quatre ! Comme c'était prévu ! Cette petite heure volée au temps n'est qu'une parenthèse. A nous d'y glisser nos regrets, nos envies. Ce sera toujours cela de pris ! Même si tout n'est qu'éphémère.

**Mariette** - Je me demande pourquoi je vous écoute. Heureusement que ce mur nous sépare car en fait, je ne crois pas que j'aimerais vous connaître davantage. Comment avez-vous pu peindre des tableaux si

colorés avec un regard si noir ? Je sens poindre en vous cette touche de folie qui vous a caractérisé toute votre vie.

**Van Gogh** - Cela nous fait un point commun ma chère ! Il est vrai qu'un jour j'ai perdu la raison. Bientôt vous aussi vous perdrez la tête ! Vous allez voir comme on se sent... plus léger ! Différent. C'est tellement lourd parfois de s'obliger à garder la tête sur les épaules. De tout porter. La notoriété et le reste.

**Hercule** - Je ne veux pas mettre en avant mes prouesses physiques, mais s'il y a quelque chose à porter, je peux toujours vous donner un coup de main ! Raser les murs, ce n'est pas dans mes habitudes. J'ai besoin de me dépenser, quitte à faire le mur et sauter de l'autre côté ! Et s'il faut attendre que l'heure fatidique se passe, je n'ai pas envie de le faire en supportant vos prises de bec à tous les deux ! Besoin d'air, d'espace. Besoin d'aller au-devant des événements. Et tenter de les surmonter. C'est que je suis un homme de terrain moi, pas un homme de baratin !

**Jeanne d'Arc** - C'est de soldats comme vous dont j'aurais eu besoin. Fiers, forts avec la rage au ventre. Je crois que nous aurions pu gagner toutes les batailles. Mais l'Histoire en a décidé autrement.

**Hercule** - Il n'y a pas d'Histoire qui tienne ! Je suis tout à toi ma Jeanne et à l'image de ce mur je serai ton rempart, ta force tranquille. Un mur porteur. Un mur sans failles.

**Van Gogh** - Eh bien les tourtereaux, on s'emballe ! Vous n'avez oublié qu'une chose : vous n'êtes pas dans le même train, ni sur les mêmes rails. Les amours platoniques de Jeanne d'Arc et Hercule : ridicule ! Si j'avais encore en moi suffisamment de larmes, j'en pleurerais de rire !

**Mariette** - Laissez les tranquilles et retournez à vos toiles ! Si vous êtes encore capable de peindre, ce dont je doute fort !

**Van Gogh** - Bonne idée tiens ! Je me ferais bien une petite nature morte !

**Jeanne d'Arc** - On devrait peut-être tous retourner à ce qui nous tient à cœur ? Avant qu'il ne soit trop tard... Et si l'espace d'un instant, je retournais à mes moutons ?

**Van Gogh** - Qu'elle est mignonne ! La guerrière redevient bergère...

**Mariette** - Jamais vous n'arrêtez de persifler vous ? Moi aussi je retournerais bien à mes moutons.

**Van Gogh** (*moqueur*) - Mais non, je suis sincère ! Pourquoi ce mur d'incompréhension entre nous deux ?

**Hercule** - Et moi ? A quoi pourrais-je bien retourner ? J'ai accompli tellement de choses dans ma vie : j'ai vaincu un lion, battu une biche à la course, capturé un sanglier, un taureau, cueilli les pommes d'or du jardin des Hespérides. Tous ces travaux pour qui, pour quoi ? La boucle est bouclée et je me retrouve comme dans un labyrinthe. Le dos au mur. Sans savoir où aller.

**Van Gogh** - Peut-être qu'après tous ces travaux de titan, un simple travail sur soi serait nécessaire pour y voir plus clair ?

**Mariette** (*ironique*) - Maître Van Gogh a parlé !

**Jeanne d'Arc** - Arrêtez ! Hercule a raison ! Vous vous chamaillez depuis le début, alors que le temps vous est compté ! Pourquoi ne pas profiter de ce sursis, de ce petit morceau de vie supplémentaire qui

nous est offert ? Comme un cadeau. La cerise sur le gâteau. J'ai tant bataillé, à quel prix ? J'aimerais juste revoir ma maison, Domrémy. Ma famille, mes amis.

**Mariette** - Retourner à Versailles ? Retrouver les fastes de la Cour, les bijoux, les atours, tout ce qui est clinquant, tape à l'œil. Retourner à mes amours ? Louis mon prince, mon roi, mon époux. Comment ignorer qu'au bout du chemin se profile l'ombre terrifiante de l'échafaud ? Je vais rester ici. Attendre et espérer. Que l'horloge de la vie, de ma vie, oublie de sonner. Se fasse muette. Comme ma peur.

*Van Gogh s'installe devant le mur et déballe palette, peintures et pinceaux.  
Il commence à tracer des traits, à peindre. C'est le début d'une fresque sur le mur infranchissable.*

**Van Gogh** (comme s'il se parlait à lui-même) - Laisser courir son imagination le long du mur, tendre l'oreille aux murmures qui s'échappent de la pierre et racontent les obstacles, les limites, les séparations, les blessures, les trahisons. Ecouter le mur du son qui parle et brise des siècles de silence. Tout se fissure par la grâce d'une peinture dont je ne me pensais plus capable.

**Hercule** (admiratif) - J'aime beaucoup ce que vous faites.

**Van Gogh** - Je ne fais rien. Tout passe par mon cœur, par ma main. Tout se fait sans moi. Presque à mon insu.

**Hercule** - Si j'osais... Je ferais bien quelques graffitis. Histoire de laisser moi aussi mon empreinte. Des traces de mon passage.

**Jeanne d'Arc** - Quelle belle idée ! Je vais faire de même de mon côté. J'aimerais laisser sur le mur quelques morceaux de ma vie, même si ce ne sont que des lambeaux. Et si l'horloge sonne trop tôt, si je n'ai pas fini, je serai au moins allée au bout de moi-même...

**Mariette** - Ce n'est pas le mur des lamentations non plus !

**Van Gogh** - Ah Toinette, quelle rabat-joie vous faites !

**Mariette** - J'essaie juste de maintenir un semblant de loi ici ! Vous oubliez un peu vite les tabous, les interdits. Savez-vous seulement si vous avez le droit d'afficher ainsi sur le mur vos peintures et vos écrits ?

**Van Gogh** - Je m'en tape ma petite dame comme de la Guerre de cent ans ! A quelques minutes de la fin, si prêt de retrouver mes chimères, mon enfer, je n'ai pas envie de me freiner, de rester sur ma faim. Toutes les couleurs de ma palette vont y passer, un vrai feu d'artifice ! Le mur est peut-être infranchissable, mais il sera bientôt méconnaissable.

**Jeanne d'Arc** - Attention avec les feux d'artifice ! Une flammèche, une étincelle et ça met le feu aux poudres en un rien de temps !

**Hercule** - Ne t'inquiète pas ma Jeanne, je veille au grain ! Et s'il le faut, pour toi je serai pare feu, je serai partout, mais je me garderai bien d'éteindre la flamme qui brûle dans tes yeux. A travers le mur, je la vois, je la sens.

*Il pose ses mains contre le mur. De l'autre côté, Jeanne d'Arc en fait autant.*

**Jeanne d'Arc** - J'aimerais que notre envie de nous rejoindre soit si forte qu'elle creuse une brèche dans le mur. Un passage où je me faufile pour voir les choses du même côté que le tien.

**Mariette** - Et moi alors, je fais quoi ? Je reste seule ? Je ne peux pas, c'est plus fort que moi : j'ai tant besoin de compagnie, besoin qu'on me fasse la cour, qu'on me flatte, qu'on me prie... J'ai un rang à tenir, un nom à faire respecter.

**Van Gogh** - L'heure tourne Majesté, bientôt nous serons tous les quatre égaux devant la vieille femme flanquée de sa faux qui viendra nous chercher. Et votre rang, pardonnez moi, ne pèsera pas lourd dans la balance !

**Mariette** - Non ! Je ne veux pas la voir cette sorcière, cette avaleuse de vies ! Qu'elle aille au diable avec son chat noir qui miaule à m'en glacer le sang.

*On entend les miaulements d'un chat.*

**Hercule** - Ne vous en faites pas ! J'ai terrassé tellement d'animaux sauvages, de bêtes féroces et malfaisantes, j'arriverai bien à en faire une bouchée de son chat !

*On entend à nouveau les miaulements du chat.*

**Mariette** - J'ai peur ! Il miaule encore ! C'est à moi qu'il en veut ! On croirait qu'il entend ce que je dis !

**Van Gogh** - Et si vous dessiniez un chat noir sur le mur Majesté ? Histoire d'exorciser vos propres démons !

**Mariette** - Les murs ont des oreilles n'est-ce pas ? Du moins c'est ce qu'on dit. Et si ce mur là lui appartenait à la vieille ? Et si c'était le mur de la mort posé là pour entendre et recueillir le moment venu notre dernier soupir ?

**Van Gogh** - Bien sûr que les murs ont des oreilles ! Toutes des oreilles volontaires qui se sont un jour détachées de la tête de leurs anciens propriétaires pour être coulées dans le béton ! A commencer par la mienne ! Je vous assure : j'y ai laissé mon oreille dans ce mur. Un coup de rasoir et hop ! Un soir que j'avais trop bu, un soir de folie où je m'étais pris la tête avec Gaughin .

**Jeanne d'Arc** - Monsieur Van Gogh vous n'êtes pas drôle ! Ce n'est pas la peine d'en rajouter ! Vous n'avez pas le droit de jouer ainsi avec la peur des gens.

**Van Gogh** - Ma pauvre petite, à cette heure-ci j'ai tous les droits ! C'est mon anniversaire ! Je suis né un trente mars. Ah les coïncidences de la vie ! Un an de plus, une oreille en moins, une heure perdue, tout n'est que question de dosage. Alors si je veux m'amuser un peu, qui m'en empêchera ? J'ai droit à mon cadeau non ?

**Hercule** - Je suis d'accord avec Jeanne, vous n'avez pas le droit de jouer avec la peur des gens ! Je trouve cela particulièrement lâche.

**Van Gogh** - Toi qui es un demi-dieu Hercule, tu es bien placé pour savoir que les rois et les reines jouent aussi avec la peur des gens, avec la vie de leurs courtisans. Alors pas de morale s'il te plaît !

**Mariette** - Vous n'avez pas à me juger monsieur ! Seule l'Histoire me jugera.

**Jeanne d'Arc** - Elle nous jugera tous.

**Hercule** - J'aimerais que l'Histoire ne retienne pas que ma force exceptionnelle mais sache fouiller aussi au fond de moi. Là où se cachent mes faiblesses et mes doutes, mes peurs parfois...

**Van Gogh** - Alors là, ce n'est pas gagné ! Je ne suis pas devin, mais ma main à couper qu'on ne gardera de toi que ta force et ton courage !

**Mariette** - C'est une manie chez vous de vouloir toujours vous couper quelque chose ?

**Jeanne d'Arc** - J'imagine mal que tu puisses avoir peur de quoi que ce soit Hercule !

**Hercule** - J'ai peur de ne jamais te voir vraiment. Qu'à travers ce mur. J'ai peur de ne pas avoir le temps de te dire tous ces mots que se disent les amants. Même si amants nous ne le sommes pas, que nous ne le serons jamais.

**Jeanne d'Arc** - Les mots que tu ne dis pas, je les entends...

**Van Gogh** - Ah les voix de Jeanne d'Arc sont impénétrables !

**Mariette** - Monsieur Van Gogh, auriez vous l'amabilité de m'envoyer quelques fusains par au-dessus du mur ?

**Van Gogh** - Mariette s'est enfin décidée à dessiner ? Tout arrive en ce bas monde ! Bien sûr Majesté ! Je vous envoie cela tout de suite ! Vos désirs sont des ordres !

**Mariette** - J'aimerais qu'une fois seulement vous montriez un peu de compassion aux autres. C'est trop vous demander ?

**Van Gogh** - Je crois oui !

*Mariette a ramassé les fusains envoyés par Van Gogh et commence à dessiner sur le mur. Un chat. Noir.*

**Mariette** - Avant que l'heure ne s'achève, moi aussi je veux laisser ma griffe sur le mur. Et quoi de mieux qu'un chat pour cela !

*On entend à nouveau les miaulements du chat.*

**Van Gogh** - Pas de doute, il vous entend ! Est-ce qu'il apprécie, ça c'est une autre histoire !

**Mariette** - Vous aviez raison monsieur Van Gogh ! J'ai l'impression de me libérer de mes entraves en dessinant. Je crois même que ma peur s'envole. Je l'attends la sorcière, de pied ferme. Et son chat noir peut miauler à la mort, je me sens prête à l'affronter.

**Hercule** - Je n'aurai pas eu la force d'abattre ce mur, moi qui ai réussi toutes les épreuves que les Dieux m'ont imposées. Quelle ironie !

**Jeanne d'Arc** - Peut-être est-ce mieux ainsi ? Peut-être ce mur doit-il rester debout pour témoigner de nos vies ? A tous les quatre. Témoigner de notre rencontre tellement improbable au-delà du temps. Comme un défi à l'Histoire.

**Hercule** - Qu'importe où nous allons Jeanne ! Je t'emmène avec moi.

**Jeanne d'Arc** - Cette dernière bataille me semble la plus difficile.

**Mariette** - Vous ne dites rien monsieur Van Gogh ? C'est étonnant !

**Van Gogh** - Je peins Majesté. Je peins nos derniers instants.

*On entend l'horloge qui sonne trois coups.*

**FIN**